

An abstract graphic consisting of several overlapping, thin-lined triangles of varying sizes and orientations, creating a layered, geometric effect. The triangles are positioned in the upper half of the page, framing the central text.

AUTO- PORTRAITS DE L'AUTEUR AU TRAVAIL

La Société des Gens de Lettres a sollicité des auteurs pour qu'ils témoignent de leur quotidien d'écrivain. Ce recueil rassemble leurs textes. Les propos publiés ci-après n'engagent que leurs auteurs et les textes sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction partielle ou totale est interdite sans autorisation préalable des auteurs.

**AUTO-PORTRAITS
DE L'AUTEUR
AU TRAVAIL**



Introduction : Les valeurs du droit d'auteur, Sandra Travers de Faultrier	7
Préambule : Lettre des écrivains à tous ceux qui lisent, Françoise Henry	9
Risque de noyade, Ingrid Astier	12
Du style nouille au style pain, Jean Claude Bologne	15
Vivre, rêver, exister... créer, écrire, Catherine Borgella	20
Quelques mots sur le métier d'écrivain, Sabine Bourgey	24
La profession d'écrire, Jean-Luc Coudray	25
Tu me passeras ton bouquin, Pierrette Fleutiaux	28
Lettre à tous ceux et celles qui aiment lire des romans, Sylvie Germain	32
L'avantage quand tu écris..., Hervé Hamon	35
Le métier d'écrivain, Stéphanie Hochet	41
Un temps pour ça, Mathias Lair-Liaudet	43
Seul un chat peut comprendre, Frédérique Laurent	48
Ce temps qu'il nous faut voler, Dominique Le Brun	50
L'écrivain est un travailleur, Christian Massé	52
Tu te demandes peut-être, Caroline Nicolas	54
Notices bibliographiques	58

LES VALEURS DU DROIT D'AUTEUR

Sandra Travers de Faultrier

▲ Le droit d'auteur, entrave à la libre circulation des marchandises pour une certaine doxa¹, obstacle à l'accès aux œuvres pour une autre ou encore source de renchérissement des coûts de la lecture selon certains lieux communs², est souvent frappé d'illégitimité. C'est oublier que ce droit d'auteur est la première condition de la liberté d'expression et de création. Une liberté qui repose sur l'autonomie financière des auteurs, laquelle permet de rompre avec les systèmes de clientélismes de l'Ancien Régime ou avec les corporatismes dépendant des visas étatiques de certains autres.

Ignorer cette première condition, c'est délibérément ignorer le « temps œuvrant ». Un temps qui exige accueil/recueillement et activité dédiée ; bien sûr il ne s'agit pas de réduire l'écriture à une mécanique, à un labeur exclusif de tout « surcroît ». Cependant il convient de rendre visibles et lisibles un travail et un temps qui, s'ils ne dispensent pas de la grâce (comme la grâce ne dispense pas de l'effort), s'ils ne permettent pas de faire l'économie d'une autorisation intérieure chaque fois à reconquérir, sont les seuls à donner asile à ce qui, pour advenir, est d'abord *œuvre en train de se faire*³. Un temps qui dessine les contours des conditions matérielles de l'écriture.

Ce temps du « faire œuvre » gagné ou volé sur le sommeil, les obligations, le travail rémunéré, dès lors qu'il n'est pas favorisé par une naissance financièrement privilégiée, peut devenir l'obstacle majeur à la création. Et c'est ici qu'il convient de

1. Sous des allures techniques et rationnelles se cachent des valeurs, des sens à l'œuvre qu'il convient de révéler, dévoiler et que trop souvent les questionnaires européens présentés comme espaces de « dialogue » ou de « consultation » ne permettent pas de discuter, réduisant la parole des auteurs aux arguties techniques.

2. Colportés, partagés, perçus comme évidents. Bien souvent la survie de ce droit à rémunération est envisagée sur le mode d'un droit à réparation ou à compensation.

3. Pascal Dusapin, *L'Œuvre en train de se faire*, Seuil, 2009.

ne pas se laisser enfermer dans des débats faussement techniques et d'abandonner les arguties politiciennes pour simplement redécouvrir les valeurs, les sens à l'œuvre dans ce droit d'auteur qui, en organisant une « bonne réciprocité »⁴ dans l'inexactitude, ouvre à celui qui écrit pour vivre dans un élan d'exigence vitale, la possibilité de pouvoir vivre pour écrire. Ni droit à réparation ni droit à compensation, il s'agit d'un droit à rémunération qui puise sa légitimité dans un travail⁵ dont le parachèvement est l'œuvre accomplie.

L'auteur n'est que ce que le droit dit de lui, que les prérogatives que l'on veut bien lui attribuer : une signature, un consentement, un « retour » économique qui, s'il ne suffit pas à faire vivre (un premier métier est nécessaire dans la très grande majorité des cas), affranchit des influences qu'elles soient « seigneuriales » ou publicitaires. Opposer donc au silence comme aux discours falsificateurs, des valeurs mises en scène à travers une approche humble et « pratique » de la figure de l'auteur, telle est l'ambition qui a animé ma démarche vers Françoise Henry qui, en saisissant mon invitation à s'adresser aux lecteurs, a su susciter chez de nombreux auteurs le désir de s'adresser à leur tour aux lecteurs. Véritables « scènes ateliers » d'un travail souvent frappé d'ombre, les *Autoportraits de l'auteur au travail* s'adressent donc aux lecteurs. Ils sont ceux de « travailleurs »⁶ qui ne redoutent pas de parler de ce temps, de ces conditions matérielles, de cette tension laborieuse dont l'œuvre, bien qu'irréductible à eux, dépend.

La réflexion de Sandra Travers de Faultrier inspira le témoignage ci-dessous à Françoise Henry.

LETTRE DES ÉCRIVAINS À TOUS CEUX QUI LISENT

Françoise Henry

▲ Quel drôle de métier que celui d'écrire. On ne s'interroge pas pour savoir si celui qui fait profession de boulanger ou celui qui est professeur ou ingénieur gagne sa vie avec ce métier. Cela semble évident – quoique parfois, et de plus en plus, difficile. Mais un écrivain... ou un artiste... Et pourtant que ferions-nous sans les livres ? Sans les pièces de théâtre, sans les films à la télévision ou au cinéma, sans la peinture, la sculpture, la danse... ? Mais sans les livres surtout ? Même ceux qui vivent loin des villes. Un soir, la nuit ou à n'importe quel moment de la journée. Dans n'importe quel lieu. Ils savent, et vous savez très bien, que ce sont leurs – et vos – compagnons. Combien de moments d'émotion avez-vous passés avec eux ? Imaginons une vie où il n'y aurait que le travail, le sport, et le soir on rentrerait chez soi. Il n'y aurait pas de film à la télévision, pas de DVD, pas de CD non plus pour écouter de la musique, et surtout, pas même un livre pour se mettre au lit avec, s'endormir presque avec lui. Que ferions-nous ? Or tous ces gens qui font des films, jouent et composent des chansons et de la musique, écrivent des livres, doivent vivre de ce métier. Pourquoi ? Parce qu'ils ont besoin de temps – avant le temps de lire, il faut le temps d'écrire – et que s'ils travaillent trop à côté pour gagner leur vie, ils n'auront plus le temps ou l'énergie d'écrire. Or que voit-on dans les statistiques ? En France, 5 % seulement des écrivains vivent uniquement de leur plume. Alors comment font les autres ?

Le temps qu'il faut pour écrire n'est pas quantifiable, c'est un fait. Il n'est pas qualifiable non plus. C'est un temps qu'il faudrait pouvoir organiser, préparer, mais le jaillissement de l'écriture ne s'organise pas toujours, ne se prépare pas toujours. Tout dépend bien sûr des méthodes de travail de chaque écrivain. Mais ce qu'on peut dire, c'est qu'on n'est jamais sûr de rien. Jamais certain d'arriver au bout. De ne pas s'être trompé. Parfois ce sera du temps « perdu » : les feuilles resteront dans

4. Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004.

5. Les penseurs du droit de la propriété au XVIII^e siècle ont fait du travail son fondement, sa légitimité. Monopole temporaire, le droit d'auteur partage ce fondement, le travail, avec le droit de propriété.

6. Un terme que revendiquait Balzac.

le tiroir. Mais ce temps aura été nécessaire pour préparer le livre d'après.

De toute façon, c'est très souvent du temps volé, arraché. Car il est très difficile, dans la vie quotidienne et d'autant plus si on a une famille, de défendre ce temps qui semble, en fait, n'appartenir à personne et surtout pas à soi. Toutes les raisons sembleront toujours les meilleures pour ne pas écrire. Et lorsqu'on a enfin ce temps – c'est-à-dire une heure ou deux pendant lesquelles on laisse le téléphone sonner et le répondeur répondre, les mails s'accumuler et les pommes de terre cuire dans la casserole et peut-être aussi, si l'écriture nous emporte, brûler, rien n'est garanti. De même, on n'écrit pas forcément un meilleur roman dans un grand bureau uniquement consacré à ça – luxe suprême – que sur le coin de la table de la cuisine au milieu de l'agitation d'une famille. Pas plus qu'en trois ans on accomplit forcément un meilleur travail qu'en un mois, si tout vient vite et bien – mais alors cela veut dire que le texte nous aura habité longtemps auparavant, qu'il aura « travaillé » dans notre tête.

Ce temps, ni quantifiable ni qualifiable, il faut pourtant qu'il nous soit rétribué. Il faut bien que nous vivions ! Et cela, est-ce que ceux qui ne font pas ce genre de métier le comprennent vraiment ? Je prends un exemple : lors d'une signature dans une librairie, alors que j'avais vendu une trentaine d'exemplaires de mon dernier livre – une signature dans mon quartier où j'invite tous les gens que je connais dans Paris – quelqu'un m'a dit : « Trente livres, mais vous avez gagné beaucoup d'argent en trois heures ! » Cette personne pensait sans doute, comme beaucoup de gens qui ne sont pas du métier et c'est tout à fait normal, que j'avais gagné 30 fois les 15 euros du prix de mon livre – elle-même avait payé 15 euros. J'ai dû la détromper : « J'ai gagné 30 fois 1,50 €, lui ai-je répondu. Car je touche 10 % par livre vendu. »

Cette personne était très surprise. C'est normal. C'est un régime particulier. Celui qui écrit le livre ne gagne que 10% du prix du livre. Cela a toujours été comme ça. Mais les gens ne le savent pas. Nous écrivons cette lettre pour que tout le monde le sache. Pour qu'on ne croie pas que les écrivains mènent une vie de dilettante avec beaucoup d'honneurs, des dîners, et ne font presque rien de leur journée. Et gagnent beaucoup d'argent, si l'on en croit les journaux qui vous parlent de certaines avances versées à des écrivains célèbres. Mais sachez que ces écrivains-là ne représentent qu'un pourcentage infime de ceux qui écrivent, et publient !

Sans doute est-il nécessaire de le redire ici. Ce n'est pas pour qu'on nous plaigne, loin de là, car nous faisons un métier qui nous passionne, nous épuise aussi mais nous rend heureux.

C'est juste pour qu'on sache. En 1838 sous l'impulsion de Victor Hugo, Honoré de Balzac, Alexandre Dumas, George Sand... a été créée la Société des Gens de Lettres, association d'auteurs gérée par des auteurs, pour que l'auteur ait un statut social, pour qu'il « existe ». C'était donc qu'il en avait besoin ! C'est un des seuls lieux en France où se trouve, aussi, une assistante sociale pour les écrivains. Elle ne chôme pas.

Il ne s'agit pas ici de défendre ce métier plus qu'un autre, mais juste de le défendre autant qu'un autre. Puisqu'on sait qu'une vie sans livres serait bien triste...

Cette lettre ne s'adresse pas aux médias, ni aux journalistes, ni même aux éditeurs qui font ce qu'ils peuvent, avec les difficultés d'une profession qui s'apparente parfois, elle aussi, à un pari. Elle ne s'adresse pas particulièrement aux libraires non plus, même s'ils représentent le meilleur relais pour les auteurs, même si ce sont eux qui, dans leur magasin surchargé de livres, tentent de nous orienter du mieux possible. Elle s'adresse à vous, vous tous qui lisez. On ne veut vous convaincre de rien, on veut juste que vous sachiez. Que, dans votre esprit, l'écrivain ne soit pas une notion un peu vague, un être qui parle à la télévision et a sa photo dans les journaux. Derrière ce mot d'écrivain – et tant pis si ce que je veux dire semble un peu évident – se cache une personne qui doit pouvoir élever une famille, payer son loyer et sa nourriture, se chauffer, et peut-être même – mais c'est un luxe ! et seuls le peuvent celles et ceux qui vendent un certain nombre d'exemplaires – avoir les moyens de louer une petite pièce pour écrire, un lieu de travail comme pour n'importe quel autre métier. Ou, au moins, avoir un coin avec un bureau pour travailler.

Et du temps.

Et du silence.

Derrière ce mot se cache un homme, ou une femme – et le cas de la femme est encore plus particulier : une femme aura plus de mal qu'un homme à s'enfermer dans une pièce en demandant à ses enfants de ne pas la déranger. Le travail de la femme qui a des enfants est le travail éparpillé par excellence. Si en plus elle écrit des livres, elle aura encore plus de mal à trouver la concentration nécessaire, parce qu'on jugera toujours qu'elle est « dérangement ». Elle sera tellement elle-même convaincue de cela qu'elle ne le démentira pas. À elle s'imposera très souvent l'idée de ne plus écrire, pour ne pas continuer cette lutte, ce combat permanent.

Ce n'est pas seulement un travail mystérieux, l'écriture. C'est aussi un travail. Et c'est aussi à vous, chers lecteurs, à le comprendre, et à le soutenir.

La lettre de Françoise Henry a suscité d'autres témoignages classés, ci-après, par ordre alphabétique des auteurs.

RISQUE DE NOYADE

Ingrid Astier

Le don de soi

Le flot de l'écriture, l'imagination en transe, être habité par l'inspiration... Soyons raisonnables, notre époque ne peut continuer à avoir de l'écrivain une image qui relève de la sorcellerie. Cette naïveté bannit le travail, la longue maturation de l'écriture et cette épreuve de force avec la langue qu'est le style. Gustave Flaubert, dans sa correspondance, avoue son respect pour «les œuvres qui *sentent la sueur*, celles où l'on voit les muscles à travers le linge et qui marchent pieds nus». Il est vrai que l'on préfère une vision plus poétique de l'écriture – en fait plus mièvre, plus anodine. Voici la sueur époncée, au profit de l'encens de la création : la fameuse mythologie du don. Pourtant, les nouveaux-nés ne naissent pas bardés de dictionnaires, prêts à écrire des encyclopédies ou des romans-fleuves. Au folklore du don, je préfère à nouveau cet aveu de Flaubert pour expliquer la magie d'un roman : «Je travaille comme quinze bœufs.»

Au commencement était... le cri, non la phrase. Derrière l'écrivain se cache un ogre des mots, un être qui, au fil des années, ne cesse de cultiver son intimité avec la langue. Pareil au calligraphe ou à l'archer, l'écrivain ne doit sa précision qu'à sa pratique. À l'instar d'un musicien, son rêve est sans doute d'avoir *l'oreille absolue*. Il faut du temps pour comprendre qu'à l'âge où l'on pense avoir triomphé de l'expression, l'on est mûr pour retourner au dictionnaire. Lettre vive, la langue s'apprend tout autant dans les livres que dans la rue. Tour de Babel, bien plus que tour d'ivoire, le monde de l'écrivain exige de rester aux aguets, pour prendre le pouls du monde.

Écrire ne coule pas de source. Les flots de l'inspiration relèvent plus du fleuve de l'intranquillité... E. M. Cioran, l'un des grands stylistes français, rappelle combien le *Précis de décomposition* fut pour lui «une camisole de force», «un cauchemar», qu'il résume par des excès de «café», de «cigarettes» et

de «dictionnaires». Écrire est chose sérieuse, écrire est un métier. Si le métier est l'exercice d'une profession, l'écriture est profession de foi. Dernièrement, j'escortai une nouvelle d'une remarque préliminaire pour dissiper les malentendus : «On a tort de considérer parfois l'écriture comme une fantaisie. La *phantasia* vient certes de l'image ; elle est, étymologiquement, une vision, un objet de l'imagination. Mais si l'écrivain promène un regard amoureux sur le monde – il a la passion de l'observation, au sens de la fièvre – ce regard n'exclut pas la rigueur. C'est là où le chercheur et l'écrivain peuvent se rencontrer. Dans ce souci de *dire* le monde, de capter une vérité, de la débusquer et de la piéger dans l'écriture.» Au fil du récit, on rencontre un personnage qui répare des filets de pêche, écho évident au travail de l'écrivain, qui trame les fils de l'imaginaire et répare les trouées du réel, pour rendre au monde sa cohérence.

Voilà sans doute pourquoi je reste incrédule quand on me parle de «ma passion de l'écriture». Écrire n'est pas une passion. C'est ma vie. Un quotidien où l'on fait ses gammes en lisant, où l'on aiguise son regard à force d'observations et de repérages, où l'on traque sans cesse l'expression, où l'on ramende avec humilité le texte pour gagner en conscience de la langue et en épure, où l'on résiste enfin à une vision commune, pour forger ce *pas de côté* qu'est la littérature.

Contre le temps

Le temps des mots est un temps lent. Il ne suffit pas de s'asseoir à son bureau, de convoquer les Muses et de créer un monde de toutes pièces, au seul renfort de l'imagination. Le roman (comme l'essai, la pièce de théâtre, etc.) n'est que le résultat final du processus d'écriture – sa forme aboutie, que la raison veut que l'on nomme finie. Un stade d'équilibre entre l'idée du roman et sa concrétisation. Si l'on grattait l'émail des phrases, on trouverait une vie plus laborieuse, l'exercice d'un métier. Un va-et-vient entre les positions d'architecte et de dentellière. Pour édifier un monde fictionnel, par essence inexistant, il faut bâtir une cohérence interne à l'œuvre, affiner les effets de réel pour viser la vraisemblance. Ce patient travail de terrain, qui peut prendre des mois, accumule les matériaux destinés aux fondations. «J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des Inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai! Et les affres de la phrase commenceront, les supplices

de l'assonance, les tortures de la période! Je suerai et me retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores», écrit Flaubert qui pouvait passer quatre heures sans avoir formulé une phrase jugée valable.

À ce stade, rien ne dit que l'œuvre tiendra ou qu'elle sera acceptée par l'éditeur. Peut-on dès lors qualifier de *passé-temps*, de loisir, ce travail minutieux et laborieux? Si l'on ajoute qu'aujourd'hui, l'écrivain doit s'incarner pour répondre à l'appétit des médias, on saisit la difficulté à ménager cette période d'investigation essentielle à l'œuvre. S'ouvre alors une valse complexe entre cette phase qui n'engendre que des dépenses et les mois à dégager pour la promotion d'un ouvrage, à sillonner la France, parfois l'étranger, sans être payé. Projeté sur les routes, rivé aux tables rondes, appelé à parler parfois durant un an de ses œuvres, quand trouve-t-on la sérénité d'écrire? Il faudrait ajouter les multiples sollicitations auxquelles un écrivain doit répondre (préfaces, textes, participations à des jurys, des débats, réponses rédigées pour des interviews ou contributions écrites demandées par les festivals...), rarement rémunérées.

Pourtant, la création fictionnelle est à l'origine de toute une chaîne économique et culturelle, qui fait vivre des chefs d'entreprises, des éditeurs, parfois des agents, des correcteurs, des préparateurs, des graphistes, des attachés de presse, des commerciaux, des diffuseurs, des représentants, des imprimeurs, des fabricants de papier, des secrétaires, des juristes, des services d'adaptation des droits, des libraires, des journalistes, des photographes, des cinéastes, des sociétés, des bibliothécaires et des festivals... Sans livre, sans production artistique, cette chaîne n'a pas lieu d'être.

Peut-on, dès lors, demander sérieusement à l'écrivain de se sacrifier pour son œuvre? Ce serait méconnaître que l'art nourrit une industrie et refuser le travail qui se cache derrière les ors de la création. Il est temps de se pencher sur le statut de l'écrivain, d'intégrer la part salvatrice de l'imaginaire dans notre société. Qui, honnêtement, voudrait se passer de rêver? À une époque que l'on décrète rongée par le stress et la solitude, la fiction offre une échappatoire, affranchie des doctrines et des pouvoirs. Elle reflète notre monde, s'en fait le prisme libre. Il y a dans la fiction une séparation des phases. À l'image de la chimie, la fiction sépare des phases liquides et solides par filtration. Car passés les convenances, les conventions, les habitudes ou les embrigadements, que reste-t-il de notre monde? L'écriture prend alors le temps de séparer, de décanter, pour qu'au final demeure un résidu, concentré, inestimable, en un mot humain : l'émotion.

DU STYLE NOUILLE AU STYLE PAIN

Jean Claude Bologne

▲ J'ai deux façons de résumer ma vie : depuis vingt-cinq ans, je suis toujours en vacances ; depuis vingt-cinq ans, je n'ai pas pris un jour de vacances. Et cela veut dire la même chose. Être écrivain, c'est d'abord un autre rapport au temps. La moindre anecdote entendue, le moindre paysage admiré, le moindre sourire entrevu sur un visage inconnu peuvent, dix ans plus tard, devenir récit, cadre, personnage. C'est merveilleux, car chaque minute est une éternité ; c'est infernal, car plus rien de ce qu'on vit n'est innocent. Je ne suis pas en train de me plaindre. Je fais partie de ceux pour qui l'écriture est une évidence – je n'aime pas les mots de vocation, de sacerdoce aux relents souffreteux d'encens, mais il s'agit bien de cela, d'un appel, d'une nécessité qui laisse si facilement croire que l'on est prêt à tout sacrifier à ce grand élan romantique vers l'idéal. Quand j'ai quitté l'enseignement et ma ville natale, mon frère, après avoir tâché de me sermonner, a conclu, fataliste : « Tu feras comme tu veux. C'est peut-être le bonheur du poète de crever de faim au bord du chemin. »

Eh bien non. Je peux en témoigner. Au nom de quatre années en chambre de bonne, au nom des nouilles fines de Panzani, au nom du diable caudifère dont j'ai plus souvent qu'à mon tour tiré la queue, on peut conserver dans toute sa rigueur l'idéal de ses vingt ans, et y survivre. Cela s'appelle travailler. Qu'y a-t-il derrière un livre? D'abord, oui, la nécessité de l'écrire, la volonté, opiniâtre, de s'y consacrer au détriment de toutes les autres tâches rémunératrices auxquelles on pourrait prétendre – dans mon cas, l'enseignement, mais si l'on considère que, pour plus de 90 % des auteurs, les droits d'auteur sont inférieurs à 8 000 euros par an, on admettra que n'importe quel autre métier est plus rémunérateur. On admettra aussi que la nécessité d'écrire doit être forte pour résister aux sirènes du SMIC. Il faut insister sur ce point : vivre de sa plume n'implique aucune renonciation, aucune compromission.

Après vient le métier. Et comme pour tout métier, il faut un investissement préparatoire. Quand j'ai commencé à écrire, je pouvais proclamer mon bonheur de me contenter d'une rame de papier et d'un crayon. Ce temps-là est fini. Plus aucun éditeur n'accepte un manuscrit à la main ; plus aucun, un tapuscrit à la machine. L'ordinateur est de règle, avec tout ce qui s'ensuit : logiciels, imprimante, disques de sauvegarde, fournisseur d'accès à Internet, et les pervers *consommables*... N'ayant pas les moyens d'une entreprise, j'ai conservé mon premier ordinateur huit ans ; mon deuxième, sept ans ; mon troisième, six. Et les suivants ? Qui s'étonnera qu'un certain nombre d'écrivains n'ont pas les moyens de s'acheter le premier ? Ceux-là, vous ne les lirez jamais : ils n'auront pas même accès à la publication à compte d'auteur. Conséquence immédiate : finie, aussi, l'écriture au café, où l'on est chauffé toute une journée l'hiver pour le prix d'un petit noir. Un écrivain, c'est un bureau, et son métier est tout à coup sensible à la hausse de l'immobilier et du prix du pétrole. Encore ne parlerai-je que des dépenses liées à son activité littéraire ; pour le reste, il est connu qu'un écrivain se contente de nouilles fines Panzani et de chandails troués.

A-t-il trouvé l'espace ? Il lui reste à trouver le temps. En ce qui me concerne, cinq périodes bien distinctes dans l'élaboration d'un livre. Une période d'incubation, tout d'abord : variable, en partie inconsciente, mais indispensable. Entre l'idée originale et le début de sa réalisation, il peut se passer un, cinq, dix ans durant lesquels le sujet mûrit à son rythme, ce qui, fort heureusement, n'empêche pas de travailler à autre chose. Pourquoi croyez-vous que se multiplient les produits formatés, qu'on lance comme des savonnettes, pour reprendre le mot d'Édith Piaf, et qui durent le temps d'une savonnette ? Les affaires de plagiat mal replâtré, les copiés-collés sans joints ? Parce qu'il faut rogner, parfois, sur le temps de maturation d'un livre.

En deuxième lieu, un temps de documentation. Indispensable, bien sûr, pour un essai historique. Là encore, il sera variable. Un essai universitaire demandera des années de recherche sur des sources inédites. Pour un ouvrage de vulgarisation, c'est un an de travail en bibliothèque, qui comprend la recherche (non, Google n'y suffit pas), la lecture (en survol, comptez 50 pages l'heure, en lecture attentive, avec notes, une dizaine de pages au maximum), la vérification (mais oui, aussi attentive que soit la lecture, on se trompe vite dans une référence, dans l'orthographe d'un nom slave, dans l'exactitude d'une citation). Pourquoi croyez-vous que se multiplient les citations de seconde main et les essais sans notes ? Pourquoi cette mode

de préférer l'analyse de deux ou trois sources prétendument représentatives plutôt que d'un corpus exhaustif ? On y gagne des mois entiers de recherche.

Bien sûr, il y a le roman. J'en écris aussi. Passons sur le roman historique, qui demande la même documentation qu'un essai. Enfin, si l'on est honnête. Lorsqu'un de mes personnages, en 1873, prend le train pour La Rochelle, le prix de son billet et l'horaire du voyage ont été vérifiés dans un indicateur de l'année. À quoi bon, me direz-vous ? L'effet de réel sera le même si j'invente ces données. Question de coquetterie, sans doute, pour le prix. Et encore. Pour l'horaire, j'ai découvert qu'avec ses moyens limités, mon protagoniste doit se contenter du train de nuit, qu'il aura été précédé par un autre personnage qui peut s'offrir le voyage de jour, que tout ce qu'il vivra sur place serait conditionné par d'implacables questions d'horaires... La documentation stimule l'imagination. Alors, il est plus simple de limiter la documentation à ce que l'on connaît le mieux : la profondeur de son nombril. Pourquoi, à votre avis, cette mode de l'autofiction dans la littérature romanesque ?

Troisième temps de l'écrivain : l'écriture. Lorsque l'incubation a été longue, l'écriture est aisée. Elle dure le temps de la chute d'un fruit mûr. Malgré tout, c'est du temps. Pour ma part, un temps non segmentable. Certains confrères, et je les envie, peuvent écrire une page chaque jour entre six et sept heures. Pour un essai, je peux le faire. Pour un roman, j'ai besoin, pour un premier jet, d'un à deux mois de disponibilité intellectuelle, pour que les personnages conservent leur identité. Non, je ne compterai pas cette étape dans le métier d'écrivain : c'est pour celle-là que je vis. Bon an mal an, on ne vit qu'une heure, disait Jacques Brel. Mais cette heure d'enthousiasme, de possession, d'évidence, celle qui correspond vraiment à notre vieux cliché du sacerdoce et de la vocation, où l'on tutoie Victor Hugo, où l'on n'est plus auteur, mais créateur, le Créateur, celle où la littérature ne se résume plus qu'en un chef-d'œuvre, et miracle, nous sommes en train de l'écrire : ce temps-là, je ne l'échangerai contre rien au monde. Celui-là, et seulement celui-là, n'a pas de prix.

Quatrième temps : la relecture, les corrections, la réécriture, la restructuration. Les trois cents pages deviennent cinq cents, mille, deux mille, l'imprimante crache des platitudes, des incorrections, des bavardages... Un travail éprouvant, que je ne peux accomplir plus de trois ou quatre heures par jour, mais dans lequel peut heureusement s'intercaler la documentation du livre suivant. Alors, d'après vous, pourquoi cette mode du degré zéro de l'écriture, de l'antistyle, des irréguliers du

langage, ou à l'inverse des recettes de bricolage ? Parce que l'écriture doit être aussi rapide et molle que des nouilles fines Panzani.

Et le cinquième temps, la publication. « Ah bon ? Ce n'est pas le travail de l'éditeur ? » Mais quel éditeur ? Ai-je évoqué, dans les lignes qui précèdent, la recherche d'un éditeur ? Les rendez-vous reportés, les heures d'attente, la lecture d'un contrat (non, pas le temps, on s'épargne souvent cette étape, hélas), la discussion d'un contrat, la négociation d'un... Bon, sautons aussi ces étapes. Disons que le livre a trouvé éditeur. Après vingt-cinq ans de métier, c'est vrai, on frappe plus vite à la bonne porte. Mais que faites-vous des relectures d'épreuves, du travail avec les maquettistes, les iconographes, les attachés de presse ? Passons sur la promotion, sauf si nous sommes aussi footballeurs, vedettes ou politiciens en vue. La case « média » sera souvent sautée. Mais songez qu'une interview, c'est entre une heure et deux jours non payés, selon qu'elle passe par le téléphone ou requiert un déplacement. Nous prenons les dix premières avec enthousiasme, et les dix suivantes avec le sourire. Après, nous passons pour de mauvais coucheurs. Peut-être parce que nous n'avons pas dormi. Et ne parlons pas des salons du livre, trois ou quatre jours où vous êtes nourris et logés, mais où vous ne travaillez pas. Allons, vous avez vendu vingt livres ! Eh bien oui, vous avez gagné vingt euros. Alors pourquoi, à votre avis, voit-on de plus en plus de livres publiés avec des coquilles, de moins en moins de présence aux foires du livre ? Pourquoi a-t-on perdu cette belle habitude d'échanges de courrier entre auteurs et lecteurs ? Pourquoi ne perd-on plus son temps en groupes littéraires ? C'est tout cela, qui risque de disparaître. Tout cela : la vie sociale. Tout cela : du temps, de l'huile dans les rouages. C'est le mal du xx^e siècle, et les auteurs n'en sont pas les seules victimes. La tentation est forte, pour le boulanger, de pétrir moins longtemps sa pâte, et pour le professeur, de reprendre ses notes de l'année précédente. Ne leur en veuillez pas : un travail correctement payé est bien réalisé. En général, l'homme aime son métier.

À nous, donc, de voir quelle littérature nous voulons. La baguette artisanale ou les nouilles fines Panzani. La savonnette ou le livre. Le livre : un si beau mot qu'il n'a pas changé en trente siècles, qu'il s'est adapté au papyrus, au parchemin, au papier, à l'écran... *Liber*, en latin, désignait à la fois le livre, l'homme libre... et le dieu du vin. J'ai peur d'adapter le jeu de mots au français. Puisse le livre libre et capiteux ne jamais devenir ce qu'on *livre*, un produit de *livraison*.

Voilà ce que garantit le droit d'auteur : la liberté d'écrire un livre.

Bien sûr, nous sommes toujours vivants. Bien sûr, les revenus de l'écrivain ne se limitent pas aux droits d'auteur. Il y a les ateliers d'écriture, les conférences, les préfaces payées plus cher que l'ouvrage qu'elles présentent... Mais dans quel métier peut-on accepter que le conditionnement soit mieux rétribué que le produit ? Cette année, pour moi, ce sera le cas. Je n'écrirai pas de livre, et la base de mes revenus sera constituée de préfaces, de nouvelles en recueil, de conférences... Est-ce normal ? Ce qui me sera volé, ce sera le troisième temps, celui pour lequel je vis. Ce n'est pas grave : il est déjà important de survivre. Si, c'est grave.

Et, surtout, ne me rétorquez pas qu'il y a de grands génies qui vendent par centaines (dizaines ?) de milliers d'exemplaires. Oui, c'est vrai. Ils sont la minuscule exception. Mais songez que les centaines (dizaines ?) de milliers d'euros qu'ils gagnent doivent être divisées par le nombre d'années de préparation... ou de galère. Et ceux qui peuvent envisager ainsi toute une carrière (cent soixante-quatre trimestres...) ne sont que l'exception de l'exception. Pour ma part, cela ne m'est arrivé que deux fois en vingt-cinq ans.

Alors je songe à Polygnote et à Micon, qui ont peint le portique d'Athènes. Micon s'est fait rétribuer pour son travail ; Polygnote a demandé à ce qu'on subvienne à ses besoins. Les Athéniens se sont rendu compte que parfois, la gratuité, c'est bien cher.

VIVRE, RÊVER, EXISTER... CRÉER, ÉCRIRE

Catherine Borgella

▲ À vous lire, chères et chers camarades, je me rends compte soudain quelle chance il aura fallu à chacun d'entre nous pour arriver au point où il se situe aujourd'hui, sur un trajet semé d'obstacles vers la satisfaction d'un très vieux désir. Comme si, une brume épaisse s'étant dissipée brusquement, jetant par-dessus son épaule un coup d'œil, chacun pouvait voir enfin, sinuant entre deux abîmes, ce sentier qu'il a parcouru à l'instinct sans perdre pied, sans rouler au fond du gouffre...

En repensant à mon parcours, je reconnais qu'il vaut mieux posséder quelques atouts solides – innés ou acquis – avant de tenter cette aventure-là... Et je suis tentée d'affirmer comme vérités premières les conclusions de mon expérience de vingt-cinq ans (et plus!) : une imagination délirante nous sera moins nécessaire qu'une insatiable curiosité, que nous mettrons au service d'une culture générale aussi approfondie que possible ; nous enrichirons chaque jour cette culture par la méditation sur le spectacle du monde ; ce sera le socle de toutes nos inventions, tandis que la volonté et la persévérance nous seront bénéfiques pour peu que la patience les escorte.

Car c'est de vertus que nous aurons besoin ! Et non de ces petites combines ou calculs minables qui se propagent de nos jours dans des « réseaux », prétendus professionnels mais avant tout commerciaux, où l'imposture trouve le fumier dont elle a besoin pour croître et fleurir.

Un caractère de cochon, exigeant, indomptable mais lucide, et une confiance sans arrogance dans nos capacités, nous mettront à l'abri des renoncements raisonnablement lâches et des compromissions fructueuses mais débilatantes... La paresse, la nonchalance, le laxisme, en revanche, peuvent nous anéantir dans l'œuf. N'oublions jamais que *labor improbus omnia vincit*.¹

1. « un travail opiniâtre vient à bout de tout ».

Et moyennant quelques cours élémentaires de cuisine méditerranéenne, l'art d'accommoder les pâtes satisfera à moindre coût les gourmands sensuels, jouisseurs et affamés qui sommeillent en nous tous !

Ceci réaffirmé, qu'est-ce qu'un écrivain ?

Réponse si simple que son évidence aveugle : l'écrivain est un artiste créateur qui emploie sa langue – idées, mots, langages – comme matériaux et comme outils de sa création artistique...

Pour qualifier cette activité créatrice, la définir dans son « essence », on évitera avec soin, par précaution, l'usage des termes « métier » et « profession » : certes, ils portent, soutiennent et confortent le discours sur les moyens d'existence dont le praticien de l'écriture a besoin, comme tout un chacun, pour subsister et survivre matériellement, mais ils induisent une notion de normalisation, de classification, de critères de qualification, incompatibles avec les notions de libre expression et de personnalité artistique.

En revanche, mieux vaut oublier tout de suite la légende qui prétend qu'un écrivain s'autoproclame en faisant l'acquisition d'un cahier et un stylo : l'outillage technique aujourd'hui suppose moult compétences apparues au xx^e siècle, et en constante évolution ! Acquérir ces compétences avant tout passage à l'acte relève du simple bon sens.

Réalité oblige, ventre affamé perd la boule et pas seulement l'ouïe ! Rien à en tirer. Mais en ces temps d'industrie et de commerce, il faut savoir que la combinaison d'une activité épanouissante et d'une rémunération gratifiante demeure un luxe rare. Une chance qui se mérite et se prépare. Doublée d'une sorte de loterie, car la Fortune se bande les yeux...

En quarante-cinq ans, je n'ai pas pris de vacances au sens littéral : j'ai horreur du vide. Je n'aurais pas supporté d'avoir à partager mon temps de vie entre 85 % de corvées répétitives, fussent-elles correctement rémunérées, et 15 % de plaisirs hypothétiques ou conditionnés par le marché du tourisme. J'ai donc opté résolument pour les 100 % de plaisirs raisonnablement rétribués. Travail, loisirs, divertissement mêlés : vacances studieuses, labeurs délassants, jeux instructifs, découvertes et expérimentations, pensées orientées et imagination inclinant à la rêverie... L'art de se raconter des histoires. Et je me suis efforcée de connaître le prix à payer pour cette liberté exorbitante que j'avais le culot de revendiquer !

Cela passait par quelques conditions préalables : en premier lieu, la définition par moi-même et pour moi-même de ma légitimité dans l'exercice de cette activité artistique.

Cette légitimité devait s'enraciner dans un savoir-faire (je préfère cette notion à celle de « métier », même si celle-ci prend parfois un sens dérivé assez voisin...).

J'ai donc orienté mes apprentissages dans le sens de cette acquisition, puis tenté de me faire embaucher dans des emplois auxquels j'assignais un objectif prioritaire : me permettre de continuer d'apprendre en pratiquant, ayant reçu un minimum de formation initiale, et de me perfectionner au contact de personnes plus habiles et expérimentées que moi. Dans cette option, le choix d'un « maître », et même de plusieurs, au sens compagnonique, est essentiel. J'ai rencontré là de belles opportunités et il me reste aujourd'hui encore pas mal de gratitude à exprimer...

L'audiovisuel fut ce champ d'apprentissage. J'ai changé plusieurs fois de filière ou de qualification, m'imposant d'avancer dès que j'avais le sentiment de m'assoupir sur la monotonie des acquis. Une progression en « sauts de puce », de concours en concours, de sessions de formations en stages variés...

Au résultat, une connaissance de l'intérieur dans la manière dont se fabrique un film, un documentaire, un feuilleton, une émission radiophonique et l'identification d'un art commun à tous ces moyens d'expression, en l'espèce la préexistence habituelle à la fabrication technique de l'objet audiovisuel d'un écrit qui le préfigure, le communique dans l'intention, séduit le futur exploitant de l'œuvre...

J'ai donc décidé d'apprendre à écrire ! Comme on remonte à la source d'un cours d'eau. Puis de pratiquer à mon intention cette « écriture spécialisée » pour l'audiovisuel, exigeante... « *Donner à voir et à entendre avec les mots* ».

Et comme l'appétit vient en se mettant à table, le passage à d'autres « genres » littéraires s'est imposé sans effort.

Très tôt, donc, j'ai su que l'exercice d'une activité artistique et culturelle serait le seul qui pourrait me satisfaire... Plus tard, je me suis donné le temps, les moyens et la fréquentation de cercles où l'on pouvait réfléchir sur le sens de cette pulsion impérieuse : le rôle que joue dans la société un médecin, un avocat, un professeur de collège sont clairement identifiables. L'artiste *a priori* ne sert à rien, ni dans l'utilitaire, ni dans le productif, ni dans le consommable. L'art n'est pas une denrée alimentaire, pas une industrie, pas une marchandise : il peut à la rigueur se matérialiser sous la forme d'un objet manufacturé, ou d'un service...

Doit-il pour autant être soumis à une quelconque loi de l'offre et de la demande ? À quel titre peut-il réclamer une reconnaissance ? Une rémunération ?

La loi ici répond avec précision : l'artiste doit être associé aux recettes de toute exploitation commerciale de son œuvre !

Là gît sa rémunération monétaire...

Ce qui présuppose l'existence matérielle « exploitable » de l'œuvre !

Ce qui accrédite tous les propos tenus, entendus sur le temps volé, sur les sacrifices consentis, sur la fatigue stérilisante, sur le mal vivre écartelé, à produire une œuvre dont l'exploitation cumule les risques que l'écrivain prend seul...

Oui. Tout cela est vrai.

Mais la rémunération de la création n'est pas un dû à la mesure du « temps de travail », ne doit pas le devenir : l'écrivain n'est pas un technicien de surface, même s'il est parfois payé *a minima* et au rendement !

Le spectre de la commande, de la subordination, du salariat de l'écriture (les scénaristes, par exemple, connaissent déjà ces conditions pouvant aller jusqu'au travail posté : à eux, il est offert, l'ordinateur ! De 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 17 h, plus un ticket restaurant). Non. Ce fantasme de producteur ou d'éditeur attente à l'éthique de la création, anéantit son fondement : notre liberté.

On ne devient pas écrivain pour connaître les mêmes servitudes que celles d'un service de dactylographie. Question de dignité aussi : personne ne doit vous imposer d'écrire « ça » ou « comme ça »...

Alors il vaut sans doute mieux exercer une profession qui nous fait manger et nourrit notre famille, pour peu que cette profession soit utile à l'humain, qu'elle nourrisse notre perception du réel, et satisfaire de surcroît par l'exercice artistique la part idéaliste de notre personnalité.

Vous rendez-vous compte de la chance extraordinaire que personne ne peut nous enlever : nous sommes gratifiés par notre engagement dans cette activité même... Notre joie, notre sentiment d'exister, notre rêve éveillé, sources d'une satisfaction qu'on nous envie... Mais surtout ne le dites à personne : on ne va tout de même pas vous payer pour être heureux !

QUELQUES MOTS SUR LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Sabine Bourgey

▲ J'écris depuis... longtemps. J'ai commencé comme journaliste puis j'ai publié une dizaine de livres, d'abord sur des sujets d'histoire de l'art puis sur des sujets de société : de l'héritage à la chance, en passant par les toilettes ... Comme j'ai un cabinet de numismatique, la question qui revient régulièrement est : « *Où trouvez-vous le temps pour écrire vos livres ?* » Je réponds toujours : « *Mais on a toujours le temps pour l'exercice de ses passions !* » J'ajoute, pour dédramatiser, que j'ai la très grande chance de ne pas être sportive, de ne pas jouer au bridge et d'avoir conscience de ne pas avoir à sauver la planète... Néanmoins écrire prend énormément de temps. On se retrouve dans un autre espace-temps sur lequel on n'a que peu de contrôle.

Écrire m'a énormément appris. Je choisis un sujet qui me passionne et pendant un an et demi – ma moyenne pour écrire un livre – je peux me plonger dedans... J'entre dans un univers, je fais des rencontres et puis avec délectation, je change de sujet deux ans après et plonge dans un autre univers... C'est une forme de voyage qui a à voir aussi avec l'accouchement. Vous portez un sujet en vous ; lorsque vous publiez, il devient une création concrète ; pendant la promotion, vous ne le quittez pas puis il prend son indépendance. Vous espérez que le livre vous ressemble un peu et vous lui souhaitez tout le succès du monde... D'ailleurs, après la sortie du livre, à chaque fois se produit pour moi une sorte de « baby book blues », une forme de vide avant que ne vienne une nouvelle idée... de livre !

J'ai écrit également un roman historique que j'espère voir publier. Là, c'est une autre histoire ; il y a à la base beaucoup de recherches techniques à faire, c'est une étape indispensable avant l'écriture, si l'on veut que l'histoire fonctionne, il faut que les détails soient justes ! Alors les personnages vous échappent et prennent leurs propres vies. Ils font tous plus ou moins partie de soi, bien sûr, ils permettent de mieux réaliser ses fantasmes ! Quel plaisir ! Écrire permet de se sentir tellement plus vivant !

LA PROFESSION D'ÉCRIRE

Jean-Luc Coudray

▲ Un danseur, un musicien sont respectés parce qu'ils pratiquent un art qui paraît inaccessible à chacun. Impossible de tricher dans la danse ou la musique. Beaucoup, par contre, pensent pouvoir écrire car la matière de l'écriture est le langage et que chacun se sent à l'aise dans l'usage des mots. Cette accessibilité rend beaucoup plus problématique l'évaluation du véritable écrivain. Ainsi, un écrivain, tant qu'il n'est pas légitimé par un succès, apparaît souvent comme une personne autoproclamée dont l'activité n'est pas motivée par une nécessité intérieure mais par le refus de s'engager dans la vie active. « *Voici le plus décontracté de la ville* » ou « *Tout le temps en vacances !* » ou « *Tu ne travailles pas, tu t'amuses* » sont les réflexions qui accompagnent mon ordinaire. Les interrogations incessantes sur mes revenus d'auteur dévoilent que mes relations, incapables de juger par elles-mêmes la valeur de mon travail, se soumettent au critère financier, c'est-à-dire à une reconnaissance d'insertion purement économique.

Lorsque le talent est reconnu, les choses ne s'arrangent pas pour autant. Le talent est considéré comme une facilité. Ainsi, l'écrivain talentueux exploite sa facilité, la commercialise, bref utilise lâchement un don du ciel pour éviter de transpirer, pour se glorifier à bon compte, et toucher de l'argent sans effort véritable. Non seulement il prend du plaisir mais a le toupet de vouloir le rémunérer.

Lorsque j'explique à mes relations que je passe plus de temps à négocier mes contrats, à échanger des courriers avec mes éditeurs, à démarcher incessamment, à noter mes frais, à me dépêtrer avec les logiciels, à faire la promotion de mes livres dans les salons ou les librairies, à intervenir dans les écoles, à faire finalement le juriste, l'administrateur, le comptable, l'informaticien, le forain, l'animateur et le secrétaire que l'écrivain, ils ouvrent des yeux incrédules. Lorsque je leur dis que,

dans ce fatras de réalité dont la complexité interrompt sans cesse ma création, mes moments d'écriture sont des oasis que je dégage avec difficulté, ils s'étonnent. Et lorsque j'annonce que j'aurais envie de m'isoler dans un chalet suisse, avec une femme de chambre qui s'occupe des draps et de la cuisine, un secrétaire qui pacifie l'afflux de mails, un comptable qui apaise ma relation matérielle au monde, un juriste qui adoucit les abus ordinaires des contrats, un chat qui prenne en charge mon excès d'âme, et une vue sur les neiges éternelles qui soigne mon rapport au temps, ils croient que j'exagère.

Ma chance n'est pas d'avoir un quelconque talent mais de ne pas avoir le choix. Je suis pris en charge par une vocation. Écrire est un impératif car ma singularité et son inscription dans le monde passent par l'écriture. Je suis donc soulagé de toute hésitation. C'est peut-être cet allègement de toute incertitude qui fait envie, et non cette superficielle idée de l'auteur qui s'amuse lorsque les autres travaillent.

Il n'empêche que cette vocation doit s'incarner à chaque instant dans un travail d'élaboration psychique qui n'est jamais donné, jamais acquis et toujours à renouveler. La construction d'un texte est un travail conflictuel entre le sentiment et la raison, entre l'inconscient sans limites et les limites d'un texte apte à communiquer une saveur. L'écrivain doit à la fois s'engager dans ce qu'il écrit et se distancer. Ce n'est pas un amusement superficiel, ludique et rémunérateur, mais un défi pour concilier l'inconciliable, pour fabriquer un objet porteur de tension, dans un quasi bénévolat, un quasi anonymat, additionné de toutes les difficultés concrètes et financières.

Aujourd'hui, la surproduction de livres et la soumission des médias à la publicité n'arrangent pas la situation de l'écrivain. Ces difficultés ont l'aspect positif de renforcer les vocations. Néanmoins, elles peuvent aussi écraser l'enthousiasme de l'écriture.

Nous nous identifions à notre culture, c'est-à-dire à ceux qui l'ont produite. Et nous avons raison, car, sans nos lectures, nous n'aurions pas ce réservoir qui nous permet de penser. Les écrivains ne demandent pas à être plaints ou admirés. Ils veulent simplement qu'on reconnaisse que leur travail est un véritable travail, difficile et exigeant, qui fait partie d'une chaîne, qui comprend des éditeurs, des libraires, des diffuseurs, des bibliothécaires, des professeurs de lettres, des imprimeurs, tous reconnus sans difficulté grâce à la dimension technique de leur activité et leur rémunération. Or, sans l'écrivain, absurdement considéré comme marginal, ces nobles métiers qui l'entourent n'existeraient pas. L'écrivain est un peu

dans la situation du paysan : c'est un producteur. Le paysan est aujourd'hui dévalorisé. Le paysan et l'écrivain sont tous les deux associés par le mot culture. Ils font chacun pousser des aliments, pour le corps ou pour l'esprit.

Chaque écrivain a son alchimie intérieure, inimitable et irremplaçable. Ce n'est pas un homme de série. C'est pourquoi il est difficile de s'en faire une représentation générale. Il faut savoir reconnaître son ignorance devant l'énigme de celui qui écrit, lui-même chaque matin dans l'ignorance de ce qu'il est.

TU ME PASSERAS TON BOUQUIN

Pierrette Fleutiaux

▲ Quelqu'un, un jour, entre deux portes : « Tu me passeras ton bouquin. »

Cette personne avait appris que j'avais publié un livre. Voulait sans doute se montrer aimable, ou au courant, ou c'était juste une idée qui lui était passée par la tête, une phrase sans contenu réel, comme on dit bonjour ou salut.

J'étais jeune, c'était mon premier livre.

Je ne sais ce que j'ai dit, et de toute façon cela ne s'est pas fait, la personne en question a oublié son fugitif accès de désir de livre.

Sa petite phrase, pourtant, est emblématique d'un certain rapport du lecteur à l'écrivain, et pour moi d'un millier de choses confuses, que j'ai mis des années à démêler et qui méritent pourtant de l'être.

« Ton bouquin ». Pas « ton livre », ni « le livre que tu as écrit ». Ton bouquin, un truc quelconque qu'on se refille entre gens qui se croisent chaque jour au boulot, comme une recette de cuisine ou une adresse de kinésithérapeute.

Mépris inconscient pour le truc en question ? Ignorance surtout. Aurait-il eu la même attitude avec un peintre et ses tableaux, avec un musicien et ses concerts, avec un artiste et ses sculptures ? Je ne le crois pas, car ces arts-là réclament de façon évidente une technique qui en impose par elle-même, alors que la langue est à tout le monde et qu'un bouquin est fait de mots que tout un chacun emploie.

Qu'il y ait eu travail pour en arriver à cet objet en apparence commun ne lui était pas passé par l'esprit. Ni bien sûr la singularité, l'épaisseur, la complexité de ce travail de mise en mots. Le plus étrange – mais je crois que c'est une attitude courante – c'est que cela ne m'était pas venu à l'esprit non plus.

Son livre, pour l'écrivain, est l'objet de sentiments profondément contradictoires, souvent inconscients ou mal élucidés.

A priori, nul n'en a besoin, nul ne le lui a demandé. Tant qu'il n'a pas été publié, il ne manque à personne. Pendant le temps d'écriture, l'auteur ne peut s'appuyer que sur une nécessité intérieure, sur sa propre foi en ce travail obscur. Une fois publié, le livre peut – dans le meilleur des cas – paraître indispensable. Mais dans la plupart des cas, il faudra de nombreuses années et d'autres livres à la suite pour que le travail de l'auteur trouve sa récompense.

Longues heures de labeur solitaire, des centaines d'heures, volées au repos de la nuit, à la famille, aux plaisirs ordinaires de la vie, ces heures s'ajoutant souvent à celles d'un travail plus rémunérateur, fatigues cumulées, ressentiment des proches. Ici, une mention spéciale pour les écrivaines, qui n'ont pas comme bien des hommes écrivains une femme prête à se dévouer à leur œuvre.

Tout ce travail sans la certitude précise d'un aboutissement. Et pourtant, la jouissance de l'écriture, la conviction intérieure, l'obstination envers et contre tout. Impossibles à partager.

J'ai tenté, il y a longtemps, de mettre en regard toutes ces heures avec ce que m'avaient rapporté financièrement mes premiers livres publiés. Calcul impossible, j'arrivais à beaucoup moins d'un centime de l'heure.

Que se passe-t-il alors ?

Y a-t-il prise de conscience chez l'écrivain qu'il est un travailleur, qu'il a des droits, des droits à faire valoir, qu'il fait partie d'une « profession », avec laquelle il peut faire alliance au sein d'organismes de défense ?

Eh bien, non. Pas vraiment.

La nature de son travail ne l'y a pas préparé.

- travail solitaire,
- nécessité de ce travail validée par lui seul,
- culpabilité, et honte parfois.

Paradoxe de l'écrivain : un individualiste branché sur l'universel !

La nature de toute la structure éditoriale ne l'encourage guère plus à une prise de conscience. C'est l'histoire du petit contre le gros. Le voilà, tout seul, l'écrivain, avec son manuscrit dans la maison bourdonnante d'activités ou secrètement feutrée de son éditeur potentiel. Le voilà passant des couloirs où s'exposent les portraits ou les œuvres des grands célèbres. Le voilà dans un bureau, qui en a vu passer des dizaines, tremblotants comme lui. Va-t-on l'accepter ?

Si on l'accepte, il est si follement heureux, si follement reconnaissant, qu'il ne songe guère aux détails d'un contrat. Il n'y connaît rien en général, son domaine n'est pas celui du droit, le langage qu'il sait parler n'est pas celui-là. Il signe, bien sûr.

Il se sent bien trop vulnérable pour demander quoi que ce soit. Une avance ? Certains éditeurs aujourd'hui n'en donnent plus. Ce serait pourtant là signe d'un engagement réel de l'éditeur. Mais tant pis, l'écriture est une œuvre d'amour, n'est-ce pas !

Le jeune auteur ne sait pas qu'il n'en est qu'à la première marche. Il va lui falloir affronter ensuite l'attente d'une autre forme de reconnaissance, celle des critiques littéraires, puis celle du public. Concurrence féroce. Il est à la merci de son attachée de presse qui n'en peut mais, de décisions commerciales et d'orientations opaques prises à des niveaux auxquels il n'a pas accès. Il croit ce qu'on lui dit, n'ose pas téléphoner aux chefs, attend, attend. Parfois bien sûr, cela se passe bien, avec même un prix à la clé. Parfois.

Ce n'est pas fini. Le livre ne reste pas longtemps sur les étagères des librairies. *Turn over* rapide. L'auteur passera-t-il en poche ? Si oui, il peut espérer une plus grande longévité, mais guère de sous, les pourcentages revenant à l'auteur sur le livre de poche sont minuscules.

Ce n'est pas fini. L'éditeur est censé vendre le livre, mettre son savoir-faire et sa puissance de frappe au service du livre. Mais depuis une vingtaine d'années, il semble que l'auteur aussi doive mettre la main à la pâte, que c'est à l'auteur qu'il revienne de se vendre lui-même. Et il a intérêt à s'y coller ! Salons du livre, colloques, interventions en bibliothèque, en librairie, en entreprise, dans les collèges et lycées, auprès des associations de lecture qui se multiplient partout à vitesse grand V. À la télé et à la radio s'il a la chance insigne d'y être invité. Très rares sont les auteurs qui peuvent se permettre de rester tranquillement chez eux à se consacrer à leur art. Voyages en train, en avion, en voiture, nuits d'hôtel, causeries épuisantes, tête tournée, s'expliquer, donner son corps, son âme en pâture. Parfois c'est merveilleux, on rencontre des lecteurs attentifs, qui vous enrichissent et vous confortent dans votre travail, qui achètent votre livre. Parfois on tombe sur de simples consommateurs de distractions, dévorateurs de votre temps, qui n'achètent même pas le livre (« ma copine me le passera »).

Le public très souvent ne connaît la situation de l'écrivain qu'à travers la mousse trompeuse du tapage médiatique autour de quelques succès retentissants. Il sait certes aussi découvrir et aimer les livres moins vendeurs, mais ne fait pas bien le lien avec l'auteur, avec la condition économique de l'auteur. Parce que le livre – singulièrement la fiction – touche souvent à la part intime et secrète du lecteur ; il se fait comme un halo de brume autour des conditions matérielles de l'écriture. On répugne à mêler argent et culture.

Ainsi, paradoxalement, on sera prêt à payer beaucoup plus cher pour un repas au restaurant que pour un livre.

Peu de lecteurs comprennent l'importance d'acheter le livre d'un auteur qu'ils apprécient. Ils n'ont pas conscience que si le livre ne se vend pas, l'éditeur ne publiera plus cet auteur. Installer un auteur dans le paysage littéraire peut prendre de nombreuses années. Aujourd'hui, c'est dès le deuxième ou troisième livre que le couperet peut tomber.

Et maintenant nous voilà confrontés aux incertitudes du numérique. Peu d'auteurs en comprennent les enjeux et s'y intéressent.

En leur temps, Beaumarchais, Balzac, Hugo, George Sand, entre autres, se sont émus de la situation des écrivains et ont lutté pour l'améliorer. Aujourd'hui, la survie de l'écrivain – et de la plupart des librairies – doit beaucoup au prix unique du livre institué par Jack Lang, mais menacé par le libéralisme européen.

Le problème des écrivains – de la plupart d'entre eux – est qu'ils ne sont ontologiquement pas constitués pour faire face à ces défis. Ils sont entièrement requis par leur monde intérieur, ils ont à donner corps à des perceptions qui ne ressortissent pas à l'évidence commune, ils ont à ouvrir des voies dans la langue, c'est leur devoir et leur joie ; ils n'osent pas même songer qu'ils sont aussi des travailleurs. Beaucoup ne savent tout simplement pas se défendre, ne pensent pas même qu'ils ont des intérêts à défendre, ne pensent pas à rejoindre les organismes indépendants – telle la SGDL – qui les défendent. Pourtant l'écrivain ne fait pas seulement vivre les esprits ou les âmes. Il fait vivre aussi un important secteur de l'économie, il en est même à la base ; il en est le premier et indispensable maillon.

LETTRE À TOUS CEUX ET CELLES QUI AIMENT LIRE DES ROMANS

Sylvie Germain

▲ Il serait temps d'en finir avec certaines idées fausses (résultant d'un mélange d'ignorance, de confusion, de méprise et parfois d'un soupçon de mépris) au sujet des écrivains – de leur travail et de la rémunération de ce travail.

Car écrire – des romans, des nouvelles, de la poésie, du théâtre, des scénarios, des essais en tout genre... – est bel et bien un travail.

Un travail, non un simple divertissement auquel on s'adonnerait à ses heures perdues. Un travail, non un loisir de rentier.

Et un travail qui présente une réelle utilité.

Ici se pose peut-être un problème de définition, ou du moins d'interprétation de ces mots : *écrivain, travail, utilité*.

Qu'est-ce qu'un écrivain ?

Au sens ancien, ce terme désigne « une personne qui, par profession, écrit pour autrui », ainsi le scribe, le greffier, et aussi l'écrivain public se chargeant d'écrire des lettres, des actes administratifs, pour ceux qui ne savent pas écrire. Cette fonction de substitution (délégation d'une compétence) n'est évidemment pas ici en jeu, mais quelque chose d'essentiel demeure néanmoins toujours valable : l'écrivain « écrit pour autrui » – pour s'adresser aux autres, pour leur parler d'eux-mêmes, de leurs passions, de leurs rêves, de leurs tourments, de leurs désirs...

Au sens moderne, le mot désigne « une personne qui compose des ouvrages littéraires ». Or composer est une réelle forme de travail.

Travail : jusqu'au XVI^e siècle, ce mot qualifiait l'état d'une personne plongée dans la peine, l'inquiétude, la souffrance – sens sauvegardé dans le vocabulaire de l'accouchement et renvoyant aux douleurs de l'enfantement. Tout artiste connaît, à un moment ou à un autre de l'élaboration de son ouvrage, l'anxiété, le doute, des difficultés, des craintes, des paniques. Il lui faut les endurer, les surmonter, et surtout les transmuier en

quelque chose qui fasse sens – pour lui-même, et pour autrui. Les artistes n'ont bien sûr pas l'apanage de ces affres ; toute personne soucieuse de la tâche qu'elle effectue est susceptible d'en éprouver, chacune dans son domaine et à des degrés d'intensité divers, mais ils y sont particulièrement exposés, d'autant plus qu'ils travaillent seuls.

Tout effort soutenu de création exige une concentration, une tension qui ne vont pas sans fractures, sans laps de crises plus ou moins longs, ni sans fatigue.

Le mot « travail » renvoie à présent à l'idée de labeur, d'action accomplie par une personne en vue de produire un résultat déterminé, et estimé utile.

L'utilité de la littérature, et de l'art en général, est souvent mise en question, minorée, à l'occasion tournée en dérision. Or, est utile ce qui satisfait un besoin.

Qui n'a jamais éprouvé le besoin d'écouter une chanson, une musique, d'assister à un spectacle, de voir une exposition de photographies ou de peintures, de lire un livre ? Éprouvé le besoin d'un dialogue intime, intense, avec soi-même par le biais d'autres voix, d'autres regards sur le monde et l'humain qui tout à la fois nous surprennent, nous mettent un instant à l'arrêt pour mieux nous bousculer, nous aventurer là où l'on n'aurait pas pensé ou osé aller, nous éblouissent et/ou nous obscurcissent, nous ravissent et nous troublent. Nous dérangent, nous altèrent, nous vivifient.

Qui n'a jamais ressenti une émotion profonde, qu'elle soit de l'ordre du plaisir, d'une jouissance de la pensée, de l'imagination, d'une dilatation intérieure, ou de l'ordre de l'agacement, de la colère, d'une secrète insurrection de la pensée, de révolte de l'imagination, d'une contraction par aversion, à l'écoute d'une musique, à la lecture d'un livre ? Tout choc esthétique, littéraire, qui vient nous bouleverser, que ce soit en douceur ou brutalement, est salutaire, car il nous fait bouger, avancer (fût-ce en zigzags ou obliquement, par glissements ou par sursauts).

Écrire est une vocation qui implique et engage un travail de longue haleine. La rédaction d'un livre, roman ou essai, requiert du temps, beaucoup de temps, de disponibilité, et aussi un minimum d'espace préservé (du bruit, de l'agitation ambiante) où pouvoir s'adonner à ce travail, le mener à son terme. C'est un travail solitaire, exigeant, jubilatoire autant qu'éprouvant, et surtout sans aucune garantie de réussite, quels que soient l'énergie et le temps qu'on lui a consacrés. Et ce travail, comme tout autre, justifie un droit à rémunération lorsqu'il aboutit à une publication, rémunération qui, en ce cas,

consiste en droits d'auteur (lesquels s'élèvent, selon le genre de l'ouvrage publié et selon les contrats, entre 6 et 12 % du prix du livre mis en vente, et fixés à 5 % pour les éditions en livre de poche).

Contester ces droits, leur porter atteinte, c'est spolier les auteurs, et c'est faire preuve à l'égard de ces derniers d'un mélange d'ignorance, d'ingratitude et de mépris qu'aucune personne investie dans un autre travail n'accepterait pour elle-même. Aucune.

L'AVANTAGE, QUAND TU ÉCRIS...

Hervé Hamon

▲ L'avantage, quand tu écris, c'est l'absence de chronométreur et la quasi absence d'arbitre. C'est l'impossible mesure du non exploit. De tous les livres, le *Livre des records* est assurément le moins littéraire. Sans doute, la compétition commerciale est ouverte, et la critique – mission « généreuse » entre toutes – épingle ou salue qui elle veut, c'est-à-dire un court extrait du catalogue (« On en parle, parlons-en... »). Reste que l'écriture est du domaine de l'incommensurable. Les célébrations et les exécutions demeurent symboliques : cela ne les rend pas moins agréables ni douloureuses, mais l'intime conviction, si elle est forte, gagne toujours en appel. Je connais des auteurs de best-sellers qui, dans leur for intérieur, rasent les murs. Je connais des auteurs parfaitement confidentiels qui se prennent pour Flaubert. Et toutes les nuances, toutes les combinaisons intermédiaires sont disponibles. Il n'est point, miracle, de diplôme d'écrivain, de certificat d'écriture – les académies ne sont que des sociétés, et tu n'es pas asocial ni marginal si tu n'y entres guère. Le jugement du public est souverain, quoique sujet à caution, comme tout au royaume des lettres, royaume doté de princes, de bouffons, d'abbés, et même de gendarmes, royaume fictif où la liberté, malgré tout, est réelle.

S'il fallait résumer pareille activité d'une métaphore élémentaire, je la comparerais au labeur d'un terrassier. Tu creuses ta tranchée, centimètre par centimètre, avec l'outil le plus sommaire qui soit, aussi élémentaire qu'une pioche (l'emploi d'un traitement de texte ne change rien à l'affaire). Tu butes, tu ripes, tu sues, ta colonne vertébrale proteste, tu n'en vois pas la fin, tu te demandes même si cette fin existe, si cette maudite tranchée vaut la peine, sert à quelque chose, et tu penses, en prime, que tu as payé pour être là. Car écrire ne consiste pas à s'asseoir pour écrire. Écrire, avant d'écrire, suppose d'acheter le temps d'écrire, de le négocier, de le faufiler dans un repli de

l'existence : ton travail de terrassier, paradoxe, est une sorte de vacance, chèrement conquise, de haute lutte.

Du terrassement, ou de l'arrachage des mauvaises herbes, l'écriture présente, au premier regard, le caractère fastidieux, répétitif, buté, suprêmement monotone. Ça recommence, indéfiniment. Pire : tu es fort en peine d'évaluer le chemin parcouru. Un texte, ce n'est pas un puzzle dont trois mille deux cent quatorze pièces, sur douze mille, ont été assemblées, offrant une première image, fragmentaire mais immédiatement déchiffrable. Ce n'est pas une tapisserie au petit point, dont l'avancement est d'une lenteur extrême, mais patent, acquis. Quand tu te retournes en arrière, tu es incapable de mesurer ce qui est accompli et ce qui reste à accomplir, ni de formuler une quelconque expertise, sinon brouillée, approximative, de ce que tu as abattu – en ce sens, le terrassier est mieux loti. Et le comble, lorsque tu as, sur la page que tu décides dernière, inscrit le mot fin, c'est que tu es envahi non par le soulagement de la tâche achevée, mais par un doute général, une espèce d'écœurement, une envie de repousser l'ensemble. Il est sage de laisser reposer avant d'ouvrir, sous peine de malaise et de retouches saugrenues. Quelques jours, à tout le moins, sont nécessaires pour découvrir ce que tu as façonné, et le jauger, et décréter que c'est ton travail. Le chœur des séraphins se tait. La muse est en grève. Te voici tout seul devant ta tranchée béante, inspectant la fosse, évacuant les derniers gravats, ponçant ici ou là, un peu effaré, pas encore certain que, cette fois, c'est assez pioché.

Bref, écrire, c'est du travail. Un travail qui s'insinue jusqu'au tréfonds de la moelle, auquel tu penses quand tu penses à autre chose, dont les hésitations se dissolvent mystérieusement la nuit, durant ton sommeil : tu ouvres l'œil et tu t'aperçois qu'en dormant, tu as travaillé, trouvé un enchaînement. Et tu te demandes s'il est légitime, normal, acceptable par toi-même et par ton entourage, qu'un travail envahisse ta vie au point de devenir ta vie. Tu es victime d'une tyrannie, mais le tyran, tu le connais par cœur : c'est toi. D'ailleurs, lorsque tu prends de bonnes résolutions, consacrant un dimanche à marcher sur le sable, humant le varech salé, jouant avec les enfants, tu perds pied. La veille, déjà, ton cerveau a commencé de rompre l'obsession, de s'accorder des excursions, inconsciemment, sans te demander ton avis, alors que tu te crois attelé à la tâche – c'est quand tu comptes les feuillets du jour que tu découvres l'escroquerie. Et le lundi, le surlendemain, après la pause hygiénique, tu imagines avoir fait le plein d'énergie, tu te sens dispos pour expulser ta ration de feuillets (le feuillet de quinze

cents signes, on l'aura compris, a remplacé, désormais, tout autre instrument de mesure) avec un appétit redoublé, mais tu t'effondres, tu piétines, ton cerveau a pris l'air. Il s'est échappé, il renâcle devant la tranchée, il refuse d'admettre que ce rectangle imbécile est le champ intégral de son activité. Et tu as gâché trois jours pour le prix d'un.

Tu écris contre la montre, mais ta montre dit n'importe quoi. Les aiguilles progressent, ce temps n'est plus tien. La matinée dure une heure, environ. Tu relis le texte de la veille, tu rectifies, tu récites, tu enchaînes, tu avales ce que tu penses être le petit-déjeuner, et tu es étonné soudain que la montre fantasque affiche quatorze heures. Tu commences à produire, ligne par ligne, tu as l'impression, subitement, que le temps se dilate. Mais tu connais des blancs, des silences imprévisibles, et tu as assez d'expérience pour savoir qu'on ne lutte pas contre un blanc : la cervelle ordonne, elle dispose. Alors tu t'occupes, en attendant la fin du blanc. Suivant les crûs, suivant les livres, mon gestionnaire de blancs a employé des ruses successives pour meubler le temps mort. Je me souviens de l'année Word : j'explorais toutes les fonctions de mon traitement de texte, surtout celles dont je n'aurai jamais l'usage, et elles sont légion. Je me souviens de l'année Jezz Ball : le jeu consiste à enfermer des petites balles diaboliques dans des carrés gris – j'ai atteint le score de deux cent soixante treize mille six cents points, ce qui n'est pas donné à tout le monde (j'ai failli dédier l'ouvrage à Dima Pavlovsky, qui a conçu le jeu si j'en crois la rubrique *Help*, et dont mes amis se seraient demandé quelle brûlante liaison je cachais avec elle voire avec lui). Je me souviens de l'année Flight Simulator : profitant d'un blanc, je décollais de Hong Kong, poussais les gaz à fond, montais à trente trois mille pieds, puis, là-haut, réduisais les gaz et branchais le pilote automatique ; au blanc d'après, si les vents d'altitude n'étaient pas traversiers, je survolais Lhassa. Je me souviens de l'année Dame de pique, et des ricanements que suscitait en moi la routine stupide du logiciel, gardant à tout coup l'as de cœur pour le dernier pli, l'empoté. J'aimerais qu'à l'improvisiste, MM. Lagarde & Michard, échappés du paradis où ils doivent abreuver les élus de quatrains et tercets, pénètrent dans mon bureau, me surprennent en plein blanc, faisant joujou, et j'aimerais lire leurs conclusions à ce propos. Au sortir du blanc, dont la durée est parfaitement incertaine, tu bénéficies d'un providentiel effet d'accélération. Tes doigts claquent sur les touches, ça paraît facile, ça sort on ne sait d'où. Passé cinq heures, et jusqu'à la nuit, à deux ou trois mini blancs près, la vraie journée commence ; tu déverses le message compressé,

rangé à ton insu dans un coin de tes circonvolutions cérébrales, et il s'étale sur l'écran, propulsé comme un trait d'arbalète par la rétention antérieure. Tu as fini pour aujourd'hui, tu es mûr pour le journal télévisé, tu éviteras les films intelligents, les livres de qualité, tu es devenu légume, non parce que ton cerveau est débranché, mais parce qu'il s'affaire, en douce, tandis que la bête s'effondre. Et à demain.

Lorsque je travaillais sur le remorqueur *Abeille Flandre*, où je retourne souvent avec le même plaisir, chaleur de l'amitié et beauté de la tempête, j'avais un alibi impeccable : j'étais en mer, je dormais au milieu du Fromveur, passage furieux sous le vent d'Ouessant, j'ignorais quand je reviendrais, quand le noroît mollirait, quand les navires égarés retrouveraient la raison. Le confort. Nul, en ces circonstances, ne me reprochait mon éloignement et mes incertitudes. Je prenais des rendez-vous sous réserve que le gros temps soit inférieur à force huit, et mes interlocuteurs acquiesçaient. Quand tu écris, à domicile, près de ton téléphone, de ton fax, de ton e-mail, manifestement accessible, quand tu bascules dans cette alternance de blancs et de déliés, comment expliquer qu'une heure d'interruption, c'est une journée perdue ? Que trois coups de fil rapides se paient en Jazz Ball, Flight Simulator, Dame de pique et autres thérapies infantiles ? Comment justifier cette névrose ? Tu ne vas quand même pas jouer à l'écrivain... Tu t'excuses, tu composes, tu joues le rabat-joie, le week-end, chez les amis, parce que tu souhaites te coucher tôt, parce que tu n'es pas débranché. Tu crains de passer pour légèrement paranoïaque, ou pompeux, et tu le deviens à l'occasion.

Ce disant, je ne geins pas, je ne me plains pas, je ne suis en quête d'aucune compassion. J'essaie d'être *prosaïque*, de ramener ces choses à leurs justes conditions de température et de pression. Et j'entends soutenir, avec plus de force encore, que creuser une tranchée est mon souverain plaisir, celui que j'ai cherché, voulu, cultivé, et que j'entretiens, et que j'espère éprouver jusqu'à ma mort. Nul masochisme là-dedans, nulle chicane. Ma servitude est radicalement volontaire. Je ne suis jamais aussi libre que lorsque j'écris : ce temps volé est celui où les contraintes endurées se muent en luxe des luxes.

Je m'explique. La félicité de l'exercice tient d'abord à son extrême simplicité technologique. Écrire, c'est tracer des signes avec l'assurance que ces signes seront reproduits et transmis tels quels. Le cinéaste est un architecte. Le dramaturge a besoin d'un metteur en scène, de comédiens (et ce peut être un plaisir, sans aucun doute, que ces talents associés).

Mais l'auteur d'un livre est le plus dégagé des hommes : s'il est trahi, c'est d'abord par lui-même. Il lui faut un éditeur, des libraires, pour que son travail atteigne le public. Dans le travail, il ne lui faut que du temps et de l'encre. Léger comme le marcheur. Autonome comme le voilier en pleine mer, auquel ne manquent ni pétrole, ni électricité, rien d'autre que le vent. Paradoxalement, l'âge de la communication, le nôtre, multiplie les intermédiaires. De ce point de vue, le livre est plaisamment archaïque. Je suis heureux qu'une bibliothèque entière puisse tenir sur un disque dur. Mais je ne doute pas, non plus, que le geste de tourner une page perdurera. Parce que c'est le plus rudimentaire.

Ensuite et surtout, écrire, c'est être traversé. Tu sais ce que tu veux dire, tu t'en es formé une image précise, tu as longuement ruminé ton projet, bâti une charpente. Tu en as parlé à ton éditeur, à tes femmes de confiance. Tu as même pris des notes, rédigé un synopsis. Et puis tu saisis ta pioche, et tu assistes à la naissance de ton discours. Pas une phrase, pas une seule, ne sort de manière attendue. Au moment précis où tu t'apprêtes à la tourner, cela dérape ; une association d'idées surgit, tu te croyais triste et tu souris, tu te croyais gai et tu pleures, tu la voulais courte et elle rebondit, tu la voulais ample et elle s'interrompt. On t'a volé ta langue, la langue est plus forte que la tienne, elle ne cesse de t'entraîner à la dérive, de t'offrir des raccourcis, des détours. *Grosso modo*, tu écris ce que tu veux. Mais ce que tu veux, quand tu écris, est soumis à une bataille d'amendements. Tu écris, donc tu ne transcris pas, tu n'es point le copiste de ton texte, il te déborde et tu puises dans ce débordement la sensation d'une richesse inespérée. La muse n'est pas une jolie dame aux seins voilés de tulle rose. La muse, c'est la belle et la bête à la fois, griffue, poilue, puant le soufre sauvage, mais encore excitante, drôle, nue et nacrée. Quelquefois tu es vide. Et quelquefois, les blancs que tu as investis te sont payés en or, et tu te demandes d'où ça tombe, ce profit, de quelle corbeille, de quel Nasdaq, de quel Cac 40. Et tu empoches fiévreusement, comme un voleur, ces dividendes obscurs.

La simplicité de l'acte, évoquée ci-dessus, te donne au départ l'illusion de la toute-puissance. Écrivant, tu as la puissance, assurément, mais tu n'as pas le pouvoir, tu n'as pas l'absolue maîtrise, sinon dans un deuxième temps, revenant sur ce qui est sorti, ce qui a parlé sous ta plume. Rien de frustrant dans ce décalage, mais un étonnement constant, un étonnement si vif que l'apparente monotonie de tes jours s'évapore : tu n'es pas seulement étonné, tu es surpris, tu vas de surprise en

surprise, et tu découvres, bribe après bribe, ce que tu avais dans le ventre, et que tu ne connaissais pas, ou pas clairement. C'est bien toi qui t'exprimes, tu n'as jamais été aussi proche de l'adéquation avec toi-même, mais l'écriture est oblique, elle ne file pas droit, elle n'est pas une pure et simple production, pas plus que l'existence même.

J'écris parce que ça me fait jouir, cette surprise, cette impression de partir et revenir en même temps. L'écriture est une jouissance, non parce qu'elle est aisée, suave, décorative, gratifiante, pittoresque. L'écriture est une jouissance parce qu'elle est mystérieuse comme le plaisir, imprévue comme le plaisir, douée de sens comme le plaisir, solitaire et partagée comme le plaisir, reçue et donnée comme le plaisir, et qu'elle renaît comme le plaisir, ni transparente à elle-même ni étrangère à elle-même. Comme le plaisir. Tu doutes avant d'écrire. Tu as peur que ton plaisir n'atteigne pas l'autre, le lecteur. Tu doutes après, quand tu passes en jugement, et même si le jugement ne se passe pas trop mal, tu n'es pas sûr que le plaisir échangé a puisé aux mêmes sources, tu ne le sauras jamais. Mais pendant que tu écris, non, franchement, tu ne doutes pas, tu n'en as point le loisir. Une dame disait à un de mes amis qu'elle doute de tout, et constamment. Puis elle s'est reprise : sauf quand je jouis, a-t-elle ajouté. Voilà qui résumerait l'écriture. Sauf que l'écriture, c'est long.

LE MÉTIER D'ÉCRIVAIN

Stéphanie Hochet

▲ Quand je rencontre des gens nouveaux qui savent ou qui apprennent que je suis écrivain, une question ne tarde pas à m'être posée : « *Et sinon, vous avez un travail ?* » La question peut être formulée un peu différemment : « *Vous vivez de votre plume ?* » ou « *En dehors de ça, est-ce que vous avez un vrai métier ?* » Toutes ces questions dont le style exprime les sentiments du locuteur en regard du métier d'écrivain n'en sont en réalité qu'une seule : *Écrire, publier des livres, est-ce un métier ?*

Les romanciers font rêver. Pas seulement par leurs textes, également par le mode de vie qu'on leur prête. Un mode de vie qui paraît un luxe puisqu'en ces temps de crise, ils ne vont pas pointer au boulot, ils n'ont pas de patron, et ce n'est pas eux qu'on voit tôt le matin dans le métro. On les imagine se livrer à un métier de dilettante, ou à un métier de passion, quelle chance, à une époque où le chômage, la précarité sévissent. Comme l'a très bien dit Françoise Henry dans sa lettre à la SGDL, être écrivain c'est un métier, et il est important que cela en reste un. Bien que cinq pour cent d'entre eux seulement vivent de leur plume. Un métier long, difficile, qui ne s'évalue pas en termes d'heures consacrées...

Je voudrais ajouter un point. Depuis quelques années, j'ai compris que l'auteur qui a le souci que son ouvrage ne passe pas totalement inaperçu doit s'impliquer dans une certaine forme d'autopromotion. Les réseaux sociaux du type Facebook offrent de nouvelles opportunités. Ils permettent aux écrivains publiés de relayer les informations concernant la sortie d'un livre, les rendez-vous avec le public, ils rediffusent éventuellement les articles de la presse, ils incitent les lecteurs à laisser des *commentaires*, ou des *approbations*... Ils sont faciles à utiliser, ludiques, et éventuellement addictifs. Ils sont utiles, certainement. Leur influence est de plus en plus importante. Mais il est peut-être temps de se poser une question : l'écrivain branché

sur ce genre de sites très réactifs se trouve-t-il dans les meilleures conditions pour travailler ?

Il est difficile d'écrire un roman quand on est en pleine période de promotion. On passe de la fébrilité à l'introspection la plus exigeante. Avec la tentation souvent irrésistible des réseaux sociaux, prendre la distance nécessaire qui permet d'écrire devient un enjeu compliqué.

Il m'arrive d'avoir des pannes quand j'écris. Durant ces moments de jachère, j'ai souvent eu tendance à folâtrer dans les livres des autres, je lis quelques pages d'Untel, je me promène dans le dictionnaire, etc. Mais comment résister quand vous avez une connexion Internet à portée de main et qu'avec un clic vous pouvez lire le commentaire de Priscilla, Jessica ou Kevin concernant l'actualité de votre dernier roman ?

Je pose la question.

Personnellement, la seule façon de résoudre ce problème, c'est de tenir Internet à l'écart. Tout bonnement et simplement, je l'ai refusé chez moi. J'étais trop tentée et incapable de me tempérer.

Ai-je eu raison ?

L'avenir, le prochain roman, le diront.

UN TEMPS POUR ÇA

Mathias Lair-Liaudet

▲ J'ai toujours gardé un temps pour ça. Un lieu, aussi. Dès ma première vie conjugale, boulevard de Sébastopol, j'ai réservé pour ça une chambre de bonne, à l'étage au-dessus de l'appartement. Dès mon premier travail salarié, je n'ai travaillé qu'à trois quarts de temps, le quatrième étant dédié à ça. Par principe. Je n'avais de publiées que quelques pages dans *Chorus*, une revue de Franck Venaille. Écrire ne renvoyait qu'à un désir vague, je n'étais victime d'aucune mégalomanie littéraire. Et quand j'ouvrais mes tiroirs, les bribes qui s'y trouvaient, les ensembles poétiques écrits depuis des années se fanaient invariablement sous le regard du jour. J'avais connu des enthousiasmes au moment de les écrire, mais ça ne tenait pas. Je n'y voyais qu'un fatras puéril, maladroit, inutile. J'en restais à faire des gammes, peut-être ne ferais-je jamais que cela ? À l'âge de vingt-quatre ans, je ne parlais pas encore. Car cette langue que je cherchais n'était pas la mienne. Chez moi, dans ma famille des bas quartiers, on parlait le *barbar*. Je pouvais me revêtir de la langue prête-à-écrire ; à l'école j'avais été plutôt bon élève, mais elle restait un déguisement, je n'en avais pas saisi le rythme, le battement du cœur profond : je n'étais pas de la race, dans l'utérus j'avais entendu d'autres airs. Il me fallait apprendre, en même temps je n'étais pas certain d'en avoir envie. Cela a bien duré une quinzaine d'années. Apprendre aussi à tordre cette langue qui ne m'était pas maternelle.

De plus, je n'avais pas de sujet (sans doute ne l'étais-je pas ?). Je ne pensais pas avoir vécu de tragédie particulière, je ne disposais pas de héros dans ma famille, je n'avais donc pas sous la main un de ces drames qui font souvent l'objet d'un premier roman. Rien à cracher !

Dans ce contexte, la culpabilité fut première. Je crois qu'elle l'est toujours, pour ceux qui écrivent. Prendre du temps c'était le voler. À ma femme, à mes amis ; bientôt à mes enfants. Le projet d'écrire m'amena à cette première découverte : notre temps n'est pas nôtre, pris que nous sommes dès avant la naissance dans le désir des autres, et du social. Prendre du temps équivaut à un refus d'appartenir « qui fut condamnable

aux yeux de tous les groupes humains», note Pascal Quignard. Il parle d'expérience. Malheur à l'homme seul ! Il tente un parallèle avec la passion amoureuse, les amours interdits qui connaissent le bonheur à l'écart du social ; contrairement à la litanie d'Aragon. Mais dans l'amour on croit être deux, alors que l'écriture demande une force de caractère particulière : celle de « ne rien faire », envers et contre tous ; de se soustraire aux autres. Au-delà de toutes les justifications possibles (du divertissement, du message à délivrer...), persiste la gratuité du geste. Une gratuité à assumer. Alors que la plupart des travaux conduisent à être avec, à participer à un effort collectif...

La solitude et la gratuité : on ne dira jamais assez comme ces données sont consubstantielles à l'acte d'écrire. Elles expliquent l'image que le public se fait de l'écrivain, les rejets, les sarcasmes (et les envies) qu'il suscite... Elles expliquent aussi les hésitations, les confusions où s'égaré l'homme (la femme) de plume quand il sort de cette chambre d'écriture si bien décrite par Lokenath Bhattacharya. Même si, une fois à l'air libre, il fait parfois l'histrion. C'est qu'il sait être double, ou triple – et maintenir ainsi au secret celui qui écrit. Mais tous n'ont pas cette plasticité.

Pourtant cette solitude n'est pas un isolement : la chambre d'écriture est une chambre d'écho, on peut y entendre les voix de tous, elles guident la main sur la page.

Bien plus tard écrire devint une manie intransitive. Peu importait l'objet ! Livre d'histoire des cuisiniers, articles pour le magazine *Psychologies*, d'autres pour des journaux de consommateurs, recueils d'expressions populaires, nouvelles, poèmes, et même propositions commerciales, sans compter les documents pédagogiques, tout se révélait matière à recherches et inventions, bonheurs d'expression, rodages et corrections, chantournements... Ou simple exploit de pigiste : cracher 2 000 signes en 30 minutes pour ne pas gagner une misère.

Chevauché par ce que d'aucuns (plutôt psychanalysant) appellent « trait unaire », j'étais devenu fétichiste. Le trait en question se résumait en une image d'enfance : j'avais quatre ans, mon père sous le rayon d'une lampe la nuit, dans la maison endormie. Pas loin d'une rêverie à la flamme d'une chandelle... Il dessinait des signes dans un grand livre, en silence et dans le recueillement. Mon père était comptable. Le petit illettré que j'étais associa la chose à la lettre qu'on adresse à l'absente, ma mère loin dans un sanatorium, possiblement mourante. Le quiproquo fut productif. Plus tard, à cette même place (je devrais dire : à sa place), adolescent, je passai une nuit entière à écrire les révélations qui me tinrent exalté jusqu'à

l'aube... Il me fallut des années pour associer les deux scènes... Donc, moi aussi, je traçais sur des feuilles. Qu'importait le flacon, j'avais l'ivresse ! Je ne me sentais plus coupable : l'âge de la perversité avait succédé à celui de la culpabilité névrotique. J'écrivais tout, j'écrivais n'importe quoi. Toute ligne était dans la lignée, cela suffisait. Les autres pouvaient dire, j'en restais à ma manie.

Il a fallu le succès d'un livre pour me sortir de cette graphomanie. Voilà qu'un lecteur entraînait dans le jeu : un autre que moi, un supposé interlocuteur. Pas un, pas cent, mais plus de cinquante mille. Cela pourtant n'a pas suffi pour donner un visage au dénommé « public » – et un tirage de 50 000 exemplaires ramené aux millions de lecteurs potentiels, cela reste modeste.

Voilà donc que j'écrivais pour quelqu'un (bien qu'anonyme). Mes éditeurs surent me le décrire en termes de « cible » puisque j'étais devenu un tireur remarqué (environ 150 000 € de CA pour l'éditeur), et à potentiel. Selon le placement sur le marché de chacun d'entre eux, ils me parlèrent de mon lectorat putatif : la femme active de trente ans (le cœur de cible, il n'y a que les femmes pour lire), les jeunes parents démunis dans l'éducation de leur progéniture, les courants de gauche (moins solvables, hélas)... Voilà ce que je devais viser pour remplir les poches de l'éditeur, et les miennes par ricochet. C'est en dérivant selon cette logique du commerce que les vieux routiers de la littérature, une fois passés les prix littéraires, échouent parfois dans le roman visant systématiquement la tête de gondole, dans les gares si possible.

Car l'accueil du public est incertain. Un succès passé n'assure pas le succès du livre suivant. Tout livre dispose de trois mois pour réussir, le pilon le guette. En publication, on repasse toujours, peu ou prou, par le point de départ. Depuis 1945, les salariés avaient oublié la précarité ; pas les écrivains. Il est vrai qu'aujourd'hui, avec les CDD, ils retrouvent leur condition des années 1930 – époque où, pour garantir une liberté réciproque lisait-on dans les lettres d'embauche, le patron avait la latitude de se séparer de son employé d'une semaine l'autre... et celui-ci de débaucher, quand il voulait, l'heureux homme ! L'écrivain vit une situation similaire : il ne sait jamais, et son éditeur avec lui, si son livre marchera.

Donc : solitude, gratuité, précarité.

Sur la gratuité, encore : un salarié connaît d'avance le montant de son salaire (pour autant que les primes n'excèdent pas le fixe). Il a pour le soutenir un train de conventions collectives et des syndicats qui négocient pour lui. L'auteur se retrouve seul face à une maison d'édition, un groupe éditorial. Le droit encadre leur relation en toute libéralité d'esprit... c'est dire que

les partenaires sont libres (quel beau mot !) de définir le montant de leur collaboration. En traduction concrète : «Voici votre contrat, c'est comme ça et pas autrement, cher auteur partenaire, vous êtes libre d'accepter ou non : le monde est vaste et les auteurs si nombreux...» L'auteur débutant s'oblige à accepter, il a ensuite pris le pli... Rares sont les auteurs ayant assez de pouvoir personnel (mais aussi de caractère) pour forcer l'éditeur à entrer en négociation. Ce sont les gros tireurs (plus de 100 000 exemplaires), et les leaders d'opinion (journalistes, vedettes diverses). Ils cachent la forêt des auteurs *ordinaires*.

Une fois passé le Rubicon du contrat, l'auteur n'a encore rien en poche. Entre le moment où il commence à écrire et le moment où il touche ses droits d'auteur, il se déroule plus de deux ans : si le livre est écrit en 2011, et que l'éditeur le publie en début 2012, l'auteur touchera ses droits au mois d'avril de l'année 2013! (Pour cette raison, l'éditeur verse quelquefois une avance. Ce bon usage semble se perdre). Et encore : il ne touchera sa part que sur les rentrées que l'éditeur aura bien voulu rendre visibles. C'est dire que l'auteur se doit de faire une confiance aveugle à son partenaire! Il ne connaît pas vraiment les chiffres de tirages, et des ventes il ne connaît que ce que l'éditeur veut bien déclarer, sans possibilité concrète de vérification (sauf en cas de procès, mais alors le partenariat est défunt!). Les cessions faites à des tiers bénéficient de la même opacité, le cas des éditions à l'étranger en fournit un exemple si répétitif qu'il finit par lasser. Scène 1 : à l'auteur demandant que son livre soit traduit, on répond en substance : «Mon pauvre! Nous avons déjà du mal en France! Votre livre n'intéresse personne à l'étranger!» Scène 2 : l'auteur est voyageur, et comme il aime les livres, il visite les librairies... Stupeur! Dans la vitrine, en évidence sur une jaquette, son nom surplombe un titre en italien, anglais, espagnol, allemand, selon le pays qu'il visite. Scène 3 : chez l'éditeur, qui souligne une nouvelle fois les pitoyables performances de l'auteur, il n'intéresse décidément pas à l'étranger, l'auteur exhibe l'objet du délit... «Ah oui?, dit l'éditeur. Tiens, tiens! Il y a sans doute une erreur de communication entre nos bureaux ; vous savez, nous gérons tant de titres...»

Solitude, précarité, gratuité... Il arrive que l'auteur éprouve la nostalgie d'un État protecteur, fut-il le *Big mother* fustigé par Michel Schneider, d'un syndicat, d'une convention collective... En général, l'isolement l'emporte, il ne rejoint pas les organisations d'écrivains qui existent pourtant. Le plus souvent, l'écriture n'est qu'un second métier. Les éditeurs vivent de la plume des autres, l'écrivain vit rarement de la sienne. Curieux, non?

Pour ma part, quand je publie des essais, j'ai trouvé un

fonctionnement sécurisant : je travaille à la commande. Je vends une idée de livre, décrite dans un synopsis d'une dizaine de pages. Je commence à écrire quand le contrat est signé et que j'ai touché l'à-valoir qui finance en partie mon temps d'écriture. Cela rassure le névrosé qui persiste en moi : quelqu'un attend le manuscrit, et j'ai été payé – surtout en monnaie symbolique ; l'argent démontrant que mon activité est reconnue, je fais partie du grand tout social, je n'en suis pas expulsé, ouf! (Sentiment partagé : quand on pense qu'un Français sur deux craint de se retrouver un jour à la rue!). Donc, j'ai droit de cité, je suis autorisé à! Cette pensée peut paraître infantile, elle l'est. Je fais le pari qu'elle rode dans l'inconscient de tous les écrivains (sauf peut-être celui des rentiers). Quand j'écris des romans ou des poèmes, rien de tel : il faut que je me donne le droit de dépenser mon temps en pure perte, sans justification possible puisque mes productions littéraires ne connaissent aujourd'hui que des publications confidentielles. Sans doute ne suis-je pas assez pervers? Mon seul désir ne fait pas pour moi force de loi.

Il me reste donc un beau brin de névrose! Je dois toujours faire un effort pour dégager le temps d'écrire... Le temps, l'obsession de tout écrivain, névrose ou pas. Et souvent l'objet d'une discipline de spartiate. Combien d'entre nous se couchent tôt pour écrire de cinq à sept, avant de partir au boulot? Et je ne parle pas des mères ayant à charge de jeunes enfants... Pour ma part, j'ai un travail irrégulier (premier ou secondaire?) de consultant : une semaine j'interviens, une autre je suis libre. Comme je suis plus productif le matin, quand je le peux j'écris de sept à treize heures. Il me reste l'après-midi pour vaquer à des occupations plus sociales. Sans oublier d'emmener avec moi les pages écrites, pour la relecture et les corrections.

Mon temps m'est compté, il est pourtant sans limite. J'échappe à la vision qu'a un salarié de son travail : dans mon activité je me sens proche de l'artisan ancien, avant que l'industrialisation ne lui enlève son espace et ses liens pour le réduire à la condition de prolétaire (rien n'est jamais gagné : l'industrie numérique rêve de nous transformer en « producteurs de contenus»). Je ne connais pas non plus la bipartition du temps salarié : les heures pénibles du boulot fait pour un autre / les heures libres, pour soi, passées à « ne rien faire ». Je fais toujours, même quand je ne fais rien. Je pourrais même ajouter : surtout quand je ne fais rien. Alors les idées viennent toutes seules. C'est aussi le moment des rencontres, des lectures imprévues qui ouvrent un champ nouveau auquel je n'avais pas pensé... J'éprouve la joie d'élaborer tout le temps.

SEUL UN CHAT PEUT COMPRENDRE...

Frédérique Laurent

▲ Corpus authentique, réduit aux phrases les plus récurrentes :

«... Tu es auteur. C'est cool pour toi, tu bosses à la maison, tu n'as aucune contrainte, pas de patron...»

«... Tu écris des nouvelles, et ça marche? Tu es connue? Non? Ah bon, d'accord...»

«... Mais vous avez bien un autre métier? Vous ne pouvez quand même pas en vivre, n'est-ce pas? La nouvelle, voyons, la nouvelle : ah oui, l'essentiel est dans la chute, il faut trouver la chute... Au fait, vous avez fait Normale Sup? ...»

«... Ton livre, ça a marché? Tu as bien vendu au Salon l'autre jour. Ça y est, tu vas être connue...»

«... Ah, voilà l'écrivaine – quelle horreur (nda)! - Alors, qu'est-ce que tu nous mijotes? Tes nouvelles, ça parle de quoi?...»

«... Ah, tu fais encore tes traductions? C'est bien, ça te passe le temps...»

Lassée de devoir supporter ce qu'on n'oserait infliger à personne d'autre qu'à quelqu'un qui écrit, où qui essaie de le faire, j'avais décidé, pour ne plus entendre les commentaires qui précèdent, d'éviter de prêter le flanc.

Il me paraît inutile de dresser la liste exhaustive des questions les plus saugrenues qui m'ont été posées depuis que j'exerce cette profession ; je n'en livre qu'un florilège qui est le lot de tous les auteurs qui n'évoquent pas de vie à la télévision... Je n'ose pas parler de métier, car un métier qui ne nourrit généralement pas son homme mériterait bien d'être requalifié. La traduction littéraire, qui a l'avantage d'être un métier de l'écriture où l'auteur perçoit un à-valoir substantiel, permet rarement d'assurer l'ordinaire. Il faudrait être capable de passer tous ses jours et ses nuits devant son ordinateur, sans relâche. Ou il faut avoir un conjoint qui gagne sa vie correctement. Ou savoir comment décrocher à coup sûr plusieurs contrats par an : je préfère ne pas donner le mode

d'emploi, je risquerais de décourager les nouveaux venus dans la profession... Mais d'aucuns me contrediront, car de rares collègues publient cinq, six, sept, huit livres par an. Ils forcent notre admiration.

Alors, comment expliquer à tous ces gens, qui ne sont pas toujours nos lecteurs, sans leur mettre entre les mains *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, et sans les froisser toutefois, que nous vivons souvent une vie identique à la leur, avec un petit quelque chose de plus inquiétant, de plus étrange, de plus sensible, de plus impérieux, et que tout cela nous pousse à écrire...

En présence d'inconnus, et quand mon intuition, ma sensibilité, me disent que c'est peine perdue, qu'il est vain de dépenser mon énergie et mon influx nerveux à expliquer des choses intimes et indécentes, je me résous à dire que je ne fais rien. Strictement rien, rien de rien. Je «bulle» comme ils disent. Je ne fais ni le ménage, ni le repassage, ni la cuisine, je ne m'occupe pas de mes chats, de mon foyer, je ne travaille pas non plus. Rien. Je suis «tranquille», comme ils disent, et ils trouvent cela singulier. J'écoute patiemment ce qui se passe, je les laisse «échanger», comme ils disent, et je retire quelques fois de leurs palabres des images qui serviront à esquisser un personnage dans une prochaine nouvelle, car mon clavier me démange déjà...

Mes proches, et mes amis avisés essaient de comprendre du mieux qu'ils peuvent. Mais quand on n'écrit pas, on ne peut pas tout à fait se mettre à notre place. On ne peut pas se douter de la concentration, de l'énergie, de la maîtrise du temps, du silence et de la sérénité, de la liberté d'esprit qui sont requis pour créer un seul feuillet...

Seul un chat peut comprendre, car pour un chat, le temps ne compte pas. Il sait rester immobile et concentré, feignant l'absence ou la léthargie, avant de neutraliser sa proie. Il sait surtout observer le silence. Il nous regarde avec la plus grande discrétion et nous admire, comme s'il était en présence du *genius loci*...

Quand on écrit, et bien que le fait d'écrire soit à mon sens le plus grand geste d'amitié et d'altérité qui soit, on est seul. Et seul un chat peut comprendre notre solitude. Nos lecteurs croient être là pour partager l'amitié, et rien d'autre. C'est déjà beaucoup.

CE TEMPS QU'IL NOUS FAUT VOLER

Dominique Le Brun

▲ Ce dimanche matin, comme l'ordinateur démarre, je vois apparaître l'heure sur la petite horloge au coin de l'écran : 7 h 30. Le détail est dérisoire ; à lui seul pourtant il résume mon propos. Si je me trouve en ce moment derrière mon clavier, c'est parce que le temps consacré à rédiger ce message est un temps volé.

Explication.

Depuis plus de trente ans maintenant, j'ai le bonheur de vivre de ma plume, comme journaliste indépendant et comme auteur. Ma passion pour les voyages et l'univers maritime me fait vivre, et plutôt confortablement même. On me commande bien plus de sujets que je n'en propose. Et même si mes revenus affichent depuis quelque temps une tendance marquée à la baisse, la situation ne paraît pas encore trop inquiétante. Mais à quel prix ?

Celui de la production à flux tendu, comme une entreprise ! Celui du temps géré à la plus stricte économie. Celui d'un nombre d'heures de travail délirant, sept jours sur sept et pour ainsi dire sans vacances. Car on le sait bien : une commande ne se refuse jamais, parce que l'éditeur ou le rédacteur en chef le prendrait mal. Et puis, dès qu'on se trouve un peu moins surchargé de travail que d'habitude, un relevé de compte bancaire débiteur vient systématiquement vous rappeler que l'heure est venue de se remettre à la tâche. Tout cela n'a rien de glorieux...

Comment parvient-on à tenir la distance sur un tel rythme ? La réponse figure dans la lettre de Françoise Henry, mais *a contrario*. « C'est très souvent du temps volé, arraché. Car il est très difficile, dans la vie quotidienne et d'autant plus si on a une famille, de défendre ce temps qui semble, en fait, n'appartenir à personne et surtout pas à soi », explique-t-elle. Françoise, qui a des enfants, sait bien de quoi elle parle ! Et moi qui me trouve déchargé du fardeau de la gestion domestique par une

épouse compréhensive et efficace, je mesure ma chance. En contrepartie, parce qu'il m'est ainsi donné de pouvoir pratiquer un bien beau métier, je me suis fait un point d'honneur à n'écrire que « rentable » afin d'éviter toute inquiétude concernant la marmite à faire bouillir. Dès lors, comment travailler pour moi ? Comment consacrer le temps qu'il faudrait à ce que j'ai envie d'écrire et d'essayer de faire publier ?

J'ai tout essayé : tôt le matin, tard le soir. Rien à faire, j'en reviens toujours à cette sensation absurde de « voler du temps » ; c'est tout juste si je ne me cache pas. Dans ces conditions, on ne va pas loin. Or avant qu'un texte ne devienne publiable, quelle besogne il exige ! Quelle concentration surtout... Et cette concentration, dès qu'il s'agit d'un travail personnel, je m'en trouve incapable : au moment où je crois y parvenir, la culpabilité me rattrape. Le piège ! Et je repense à ce qu'écrit Françoise : « le temps qu'il faut pour écrire n'est pas quantifiable. Il n'est pas qualifiable non plus. »

Quel étrange travail que celui de l'écrivain. Il faut que nous volions tous un peu de temps pour y réfléchir !

L'ÉCRIVAIN EST UN TRAVAILLEUR

Christian Massé

▲ Quand j'écris une rédaction (Il pleut. Vous regardez par la fenêtre. Dites ce que vous éprouvez.), je voudrais qu'elle soit belle comme une dictée¹. L'écolier travaille : il fait une dictée. Claude-Henri Rocquet est un écrivain. C'est son métier. Le mot travail vient du latin *tripalium*, instrument de torture à trois pieux... Ce qui importe n'est pas le nombre de pieux, mais celui des siècles nécessaires à une mutation de la signification du mot – sans toutefois abandonner complètement son sens premier. Et le mot métier du latin *ministerium*, office, service. Ici, le sens premier est toujours le bon !

Écrire est un métier ! Le Conseil Permanent des écrivains et la Maison des écrivains en firent un thème de colloque en 1998, avec le Centre National du Livre. Pour la première fois, des écrivains, poètes, scénaristes, journalistes, etc, se donnèrent la peine de lever un tabou, en affirmant qu'écrire est un métier !...

L'écrivain est d'abord quelqu'un qui... écrit. Il travaille les mots dans son atelier, caverne d'Ali Baba, joue avec eux comme le chat avec la souris au point d'en devenir le tortionnaire. À moins que ce ne soit le contraire. Au final, l'écrivain est à la fois le chat et la souris. Il travaille dans son capharnaüm ! Il procède à des transmutations alchimiques : transformation d'un synopsis, de bouts de papier, d'archives et de livres... Ré-écriture, re-lecture. Chaque matin, il remet le métier... Qui dit service, dit code, règles, déontologie... Claude-Henri Rocquet, pour ne citer que lui, a ses codes, ses règles à lui, sa déontologie première devant la langue à travailler. Mais pas seulement des règles à son service personnel.

1. Claude-Henri Rocquet, *Les Cahiers du déluge*, éd. Desclée de Brouwer, 1997. Né en 1933 et écrivain depuis 1986, il a publié de nombreuses œuvres de poésie, de théâtre, mais aussi des essais, des récits et des traductions. Sa *Visite d'un jeune libertin à Blaise Pascal* est une confrontation inédite et théâtrale entre Pascal et Don Juan, autour d'un pari sur l'existence de Dieu...

L'écrivain d'aujourd'hui, plus que ne l'étaient Honoré de Balzac et ses amis, est un travailleur (on vient de voir comment !) acquis à un champ social très large, un acteur de ce champ. S'il est autant courtoisé par les hommes de pouvoir que le furent ses illustres maîtres, il l'est bien plus par les institutions que sont les écoles, collèges, lycées, universités, bibliothèques, hôpitaux, maisons de retraite, instances syndicales de toute nature, prisons et, de plus en plus, les réseaux sociaux. Lui-même est devenu un internaute ! Ce positionnement social fait de lui un utilisateur de règles sociales propres à toute la communauté humaine. Son travail obéit à toute une réglementation officielle, que ce soit dans ses relations à ses éditeurs, qu'il considère plus comme un partenaire qu'un bourreau gourmand de gains, que dans celles qui le lient aux publics rencontrés en ateliers d'écriture, en salons, en librairies... Nous pourrions développer également le registre des droits et prestations sociales auxquels l'écrivain d'aujourd'hui, syndiqué comme tout travailleur, peut prétendre.

Mais alors, pourquoi écrit-il plutôt que de s'adonner à la spéologie ou à la chasse sous-marine ? M. Julien Gracq, de sa retraite angevine, où il se fit travailleur solitaire au milieu de ses chats, lève bien des tabous : « Le sujet ? Je suis déconcerté, quand je lis leurs propos, leurs journaux, leurs carnets, leur correspondance, de ne retrouver chez presque aucun écrivain la préoccupation de ce problème, le sujet. [...] On écrit d'abord parce que d'autres avant vous ont écrit, ensuite, parce qu'on a déjà commencé à écrire. [...] Il arrive que l'écrivain ait envie tout simplement d'"écrire" ; et il arrive aussi qu'il ait envie tout bonnement de communiquer quelque chose : une remarque, une sensation, une expérience à laquelle il entend plier les mots. [...] Après l'école, qui emmaille l'apprenti-écrivain dans toute cette chaîne, et qui le fait glisser d'autorité sur le rail de la "rédaction", c'est plutôt le fait de cesser d'écrire qui mérite d'intriguer. »

TU TE DEMANDES PEUT-ÊTRE...

Caroline Nicolas

▲ Tu te demandes peut-être, cher lecteur, depuis tant d'années que nous nous fréquentons, pourquoi je ne t'ai jamais écrit personnellement ? Ma tâche, vois-tu, est d'ombre : pour toi, je traduis des textes que tu n'aurais que peu de chance de découvrir ; pour moi, je fais le pari, avec un éditeur aussi fou que moi, que tu apprécieras mes trouvailles et que tu iras même jusqu'à en redemander ; pour toi – parce que tel est mon choix, tel est mon plaisir – je fréquente davantage mes dictionnaires que mes congénères.

Un écrivain, donc. C'est ce statut que m'accordent la société, la loi et l'usage – c'est celui que je revendique après l'avoir imposé avec les peines que tu imagines sans mal. La partie visible de mon travail, tu la découvres en librairie ou en bibliothèque.

Tu peux en entendre parler, t'y intéresser ou tomber dessus par hasard. Et c'est fort bien. Mais la partie cachée est autrement plus importante. On prête volontiers à l'auteur facilités et talent mais on oublie souvent ce qui se cache derrière le feuillet publié, ainsi offert aux regards et aux critiques. Grâce au ciel, toi, mon cher lecteur, sais qu'il n'en est rien, que l'inspiration ne pèse pas bien lourd sans la transpiration ; tu n'ignores rien de tout le soin que je mets à écrire les textes que tu lis de moi. Tu sais, toi, que l'écrivain n'est pas un grand contemplatif devant l'Éternel qui échappe au principe de réalité au motif qu'il serait un cancre en arithmétique. Car des chiffres, tu t'en doutes bien, j'en ai plein les poches.

Ma dernière traduction publiée fait 289 pages. Il m'a fallu un an pour la boucler. La version éditée est le fruit de cinq jets successifs, de dizaines de relectures commises bout par bout ou d'un bout à l'autre ; elle a subi une quantité astronomique de retouches nées de remords, de précisions nouvelles, de fouilles diverses, de discussions enflammées et de toutes les notes que je prends en cours de travail. Par an, je jette sur mon papier virtuel trois à quatre millions de caractères. Comme

je me doute que ces derniers chiffres ne veulent rien dire pour toi, sache qu'un feuillet contient, espaces compris, 1500 signes – environ une page du livre que tu tiens entre les mains. Des 1700 feuillets que j'entasse jour après jour – tous les jours : 365 jours par an et 366 jours les années bissextiles, à raison de six à douze heures passées derrière mon clavier dernier cri ou ma bonne vieille plume d'oie à la main, selon les circonstances dans lesquelles je me trouve – tu ne découvres sous ma plume, en période faste évidemment, que 250 à 300 feuillets, qui sont les seuls comptabilisables en revenus sonnants et trébuchants.

Je t'entends d'ici : il ne tient qu'à elle, penses-tu, de donner à la publication plus de feuillets afin de s'assurer un meilleur niveau de vie et, pourquoi pas, quelques jours de repos... Que tu crois ! Si je te donnais à lire mes notes, tu fuirais dès la première ligne et ne voudrais plus entendre parler de moi. Et je ne mets pas en avant la question de la qualité qui se pose souvent en termes subjectifs. Non, je parle en termes de temps : le tien. Que penserais-tu de moi, cher lecteur, si je mettais ta patience à rude épreuve ? Tu n'aurais aucune estime pour moi parce que tu sentiras que je n'en éprouve pas pour toi. Or je te prête trop d'occupations, de soucis et de sollicitations diverses pour abuser de ton temps. Tu es trop précieux à mes yeux pour que je fasse si peu de cas de ta personne. Je ne t'offre donc que le meilleur de moi-même et te permets de cueillir, d'un coup d'un seul, la *substantifique moelle* – le nec plus ultra, garanti sans facture.

Alors, en contrepartie, cher lecteur, je ne te demande qu'une chose : d'entendre que je ne suis pas un personnage de roman. Je ne me perçois pas maudite, comme l'étaient les poètes du XIX^e siècle ; je n'ai pas la posture de l'intellectuelle qui énonce des vérités universelles d'un air inspiré telle une pythie des temps modernes ; je n'ai pas la science infuse de la chose littéraire. Je suis une tâcheronne de l'écrit : je mets les mains dans le cambouis et resserre les boulons de mon texte pour qu'il ronronne quand tu le lis, je m'acharne à libérer ma construction des échafaudages qui m'ont permis de l'ériger et j'ôte les fils de bâti qui m'ont servi à assembler pièce à pièce tous les éléments de mon texte. Ma tâche est de te donner l'illusion que les mots se sont précipités d'eux-mêmes sur la feuille, que j'ai écrit ces lignes en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour les dactylographier. En un mot, ma tâche est de te faire oublier que j'en ai une. Pourtant, cher lecteur, et il faut me pardonner de te ramener aussi brutalement à la réalité et de retrousser avec tant d'impudeur les jupons de l'écriture, il n'en est rien. Vois-tu,

si tu me prêtes du talent, tu dois aussi reconnaître que j'ai la faiblesse d'être incarnée. Quand tu lis un de mes ouvrages, tu fais plus que de me permettre de ne pas t'imposer ce qui n'est pas lisible, tu m'offres la possibilité, jour après jour, de continuer à voir en toi un être intelligent qui ne se satisfait que du meilleur. Un dernier exemple chiffré pour la route ? Cette lettre, que tu découvres dans sa continuité, dans son apparente fluidité, contient au total 1 111 mots ou 6 205 signes espaces compris ou encore un peu plus de quatre feuillets. Pour la lire, il te faut donc un peu plus de quatre minutes. De mon côté, j'ai rédigé six fois plus de texte avant d'aboutir à cette version et y ai consacré à l'écrire six heures de plus que toi pour le lire. Et tu ne connais pas la meilleure : tout ça, c'est cadeau – pour toi et pour toi seul.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Ingrid Astier

Écrivain, Ingrid Astier a choisi le roman noir pour sa faculté à se pencher sans réserve sur l'être humain. *Quai des enfers* (Série Noire, Gallimard, 2009) a reçu le prix Paul Féval de Littérature Populaire de la Société des Gens de Lettres, le prix Lafayette et le prix Polar en Plein Cœur. Ingrid Astier est également auteur de nombreux ouvrages mêlant littérature, goûts et parfums.

Jean Claude Bologne

Président de la SGDL depuis 2010, Jean Claude Bologne est auteur d'une trentaine de livres. Des romans : *La Faute des femmes* (Les Éperonniers, 1989, prix Rossel, réédition 1999) ; *Le Frère à la baguette* (Le Rocher, 1998, réédition Labor, 2006) ; *L'Ange des larmes* (Calmann-Lévy, 2010). Des essais historiques : *Histoire de la pudeur* (Perrin, 1999) ; *Histoire du célibat* (Hachette, 2007) ; *Histoire de la coquetterie masculine* (Perrin, 2011). Jean Claude Bologne enseigne également l'iconologie médiévale à l'ICART.

Catherine Borgella

Catherine Borgella est scénariste de télévision, réalisatrice de documentaires, romancière. Auteur de *Marion du Faouët, chef des voleurs* et d'une dizaine d'autres téléfilms, diffusés sur France 2 et France 3. Elle est également auteur d'un roman historique publié chez Robert Laffont, *Marion du Faouët, brigande et rebelle*, 1999 et de *Portrait d'un assassin : Lorenzino de Médicis 1514-1548* (la véritable histoire de «Lorenzaccio»), roman biographique publié en 2009 aux éditions Jets d'encre.

Sabine Bourgey

Sabine Bourgey est expert en monnaies et auteur de livres sur la numismatique, sur les trésors et sur certains sujets de société. Parmi quelques ouvrages, *Héritage, tabous, rêves et réalités*, Horay, 2001 ; *Sucre et sel, histoires de poudres blanches*, Horay, 2003 ; *Le Grand Livre du petit coin*, 3^e éd., Horay, 2009 ; *L'Art et la manière d'avoir de la chance*, Le Cherche-Midi, 2010 ; *Sous le signe du métal*, éditions Bourgey, 2011. Elle est également responsable du prix du Livre d'art du Syndicat national des Antiquaires.

Jean-Luc Coudray

Écrivain, scénariste de bandes dessinées et dessinateur, Jean-Luc Coudray affectionne les nouvelles, les textes courts, pour des théories imaginaires et humoristiques. Il a récemment publié : *Mister Tock*, L'Amourier (nouvelles), 2010 ; *Lettres d'engueulade*, L'Arbre Vengeur (humour), 2011 ; *Je n'ai plus besoin de moi*, L'Atelier de l'Agneau (poésie), 2011.

Pierrette Fleutiaux

Romancière, nouvelliste, auteur de livres pour enfants, Pierrette Fleutiaux est administratrice de la SGDL depuis 2007. En 1985, elle obtient le Prix Goncourt de la Nouvelle pour son recueil *Métamorphose de la reine* (Gallimard), et en 1990 le prix Femina avec son roman *Nous sommes éternels* (Gallimard). Elle a notamment publié : *Des Phrases courtes, ma chérie*, Actes Sud, 2001 ; *L'Os d'Auroch* (nouvelle), éditions du Chemin de fer, 2007 ; *La Saison de mon contentement*, Actes Sud, 2008 ; *Bonjour, Anne : Chronique d'une amitié*, Actes Sud, 2010.

Françoise Henry

Romancière, Françoise Henry est également comédienne et auteur de pièces radiophoniques (pour les Nuits blanches de France Inter). Elle a notamment publié : *Journée d'anniversaire* (Calmann-Lévy, 1998 ; Prix Cino Del Duca) ; *La Lampe* (Gallimard, coll. Blanche, 2003) ; *Le Rêve de Martin*, (Grasset, 2006, prix Marguerite Audoux) ; *Le Drapeau de Picasso* (Grasset, 2010) ; *Plusieurs mois d'avril* (Gallimard, 2011).

Sylvie Germain

Romancière, essayiste, Sylvie Germain publie depuis 1984. Elle a obtenu le prix Femina en 1989 pour *Jours de colère* et le prix Goncourt des Lycéens en 2005 pour *Magnus* (Gallimard). Elle a notamment publié : *Immensités*, Gallimard, 1994 ; *Tobie des marais*, Gallimard, 1998 ; *La Chanson des mal-aimants*, Gallimard, 2002 (Grand prix Thyde Monnier de la SGDL) ; *Le Monde sans vous*, Albin Michel, 2011 ; *Rendez-vous nomades*, Albin Michel, 2012.

Hervé Hamon

Hervé Hamon a enseigné la philosophie puis pratiqué le journalisme avant de se consacrer entièrement à l'écriture. D'abord spécialiste des grandes enquêtes, notamment en compagnie de Patrick Rotman (*Les Intellocrates, Tant qu'il y aura des profs, Génération...*) et plus récemment, en solo, il s'est orienté vers des récits littéraires (*Nos Médecins ; Tant qu'il y aura des élèves*). Il a entamé une carrière de romancier avec *Paquebot* ; *Demandons l'impossible* et *Comédie musicale* (JJBZ et Cie, 2011). Il a publié un roman autobiographique *Toute la mer va vers la ville* (Stock, 2009).

Stéphanie Hochet

Écrivain et critique littéraire, Stéphanie Hochet a publié son premier roman *Moutarde douce* en 2001 chez Robert Laffont. Elle fait paraître ensuite trois romans aux éditions Stock parmi lesquels *Les Infernales* (2005). Elle reçoit le prix Lilas 2009 pour *Combat de l'amour et de la faim* et, en 2010, le prix Thyde Monnier de la SGDL pour *La Distribution des lumières* (Flammarion). Son dernier roman, *Les Éphémérides*, paraîtra en mars 2012 chez Rivages. Stéphanie Hochet collabore aux pages livres de l'hebdomadaire luxembourgeois *Le Jeudi*.

Mathias Lair-Liaudet

Écrivain, essayiste, Mathias Lair a publié une vingtaine d'ouvrages dont *Grande et petite histoire des cuisiniers, de l'Antiquité à nos jours*, (Robert Laffont, 1989) ; *Jean Isnard, Les mains dans l'ombre* (Area, 2004) ; *La Femme de Kovalam & autres fictions érotiques* (Gros Textes, 2009) ; *Pas de mot pour* (Éclats d'encre, 2011). Psychanalyste et psychosociologue, il publie également sous le nom de Jean-Claude Liaudet : *Dolto expliquée aux parents* (L'Archipel/J'ai lu, 1998) ; *L'Impasse narcissique du libéralisme* (Climats/Flammarion, 2007) ; *La Névrose française* (Odile Jacob, 2012).

Frédérique Laurent

Spécialiste des pays germanophones et de la littérature polonaise, Frédérique Laurent traduit des romans, essais et anthologies poétiques d'écrivains de la *Mitteuropa*. Elle est aussi nouvelliste. Publications récentes : *Le Veilleur de Livres* (éd. L'Atelier du Grand Tétrás, 2009) ; *L'Absent*, nouvelle parue dans l'Anthologie de Noël bilingue ; *En chemin, Unterwegs* (éd. Drey-Verlag/BF Strasbourg, 2011) ; L'interview dans *Iss-Zit Glaciation*, André Weckmann (Éditions Salde, Strasbourg, 2011).

Dominique Le Brun

Auteur, anthologiste et traducteur, Dominique Le Brun est secrétaire général de la SGDL depuis 2008. Il s'est spécialisé dans l'univers maritime sous toutes ses formes. Publications récentes : *Philippe Harlé, architecte naval*, Le Télégramme, 2011 (monographie) ; *Pirates*, Omnibus, 2011 (anthologie) ; *Hommes et femmes de la mer*, Arthaud-Flammarion, 2010 (traduction).

Christian Massé

Auteur d'une dizaine de livres (romans, anthologies, essais), dont *Le Drôle-au-diable* (2007) et *La dernière nuit de Josepha* (2009) aux éditions Le Temps des Cerises et *La Loire dans tous ses ébats* (2010) aux éditions du Petit Pavé. Rédacteur de plusieurs revues littéraires, dont certaines, numériques. animateur des *Mardis littéraires de Saint-Germain* à Tours et d'ateliers d'écriture dans le cadre de la *Défense de la Langue française - Touraine*, dont il est le vice-président. À paraître en 2012 un roman épistolaire, *Lettres de Lucien Gerfault à son père*.

Caroline Nicolas

Caroline Nicolas traduit de la littérature depuis bientôt vingt ans. La version grecque du roman français, écrit par Chimo en 1996, *Lila dit ça*, est sa première œuvre publiée. Depuis, elle collabore avec des éditeurs français et prête sa plume à des auteurs grecs, dont Auguste Corteau (*Le Livre des vices*, 2001 et *Le Fils de la Joconde*, 2007, parus aux éditions du Serpent à Plumes) et Petros Markaris, père du commissaire Charitos, personnage récurrent que l'on peut suivre dans *Le Che s'est suicidé*, *Actionnaire principal* et *L'Empoisonneuse d'Istanbul*, romans publiés aux éditions du Seuil.

Sandra Travers de Faultrier

Diplômée de Sciences-Po Paris, Docteur en droit, Docteur ès lettres, Sandra Travers de Faultrier, administratrice de la SGDL, consacre une grande partie de ses publications au couple « droit et littérature » ; parmi celles-ci : *Droit et littérature, arts de l'Apparaître*, in *Law and humanities*, volume 5, issue 1, Summer 2011, Hart Publishing, pp. 251-258 ; *Gide, L'assignation à être*, Michalon, 2005 ; *Droit et littérature*, PUF, 2001.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Hôtel de Massa
38, rue du Fbg-St-Jacques, 75014 Paris
tél : 01 53 10 12 00 fax : 01 53 10 12 12
www.sgdl.org - courriel : sgdl@sgdl.org

SGDL